

A photograph of a wine glass filled with red wine, set against a dark, gradient background. A semi-transparent white circle is overlaid on the glass, containing the text 'LE PETIT ROUGE D'UN CINÉMA EN NOIR ET BLANC'.

**LE PETIT ROUGE
D'UN CINÉMA
EN NOIR ET BLANC**

LE PETIT ROUGE D'UN CINÉMA EN NOIR ET BLANC



Introduction

Non seulement l'alcool n'a pas attendu le cinéma parlant pour apparaître à l'écran, mais son passage sur pellicule n'a jamais eu besoin de sa couleur pour être reconnu. La forme du contenant et surtout les effets présentés de l'absorption de telle ou telle potion, suffisent à faire comprendre aux spectateurs ce que le personnage a bu, et sans que le mot "Alcool" n'ait nécessairement besoin d'être prononcé... Le petit rouge d'un cinéma en noir et blanc, pourrait tout aussi bien être blanc, rosé, ocre, ou même transparent, tant l'alcool sait lever ses plus belles couleurs pour se faire désirer et glorifier son consommateur. Mais il est vrai que le verre de vin rouge est l'un de ceux qui ont su le plus s'imposer sur grand écran...

Dans le dossier central de ce numéro de DOPAMINE, le petit rouge n'est pas seulement celui qui se laisse boire à l'occasion, mais celui qui s'incruste, accompagné souvent de ses compères, autres boissons alcooliques qui se présentent au détour d'un comptoir de bar ou d'un salon cosy... Ici, l'alcool est l'un des personnages principaux des oeuvres présentées, cinq films qui ont fait parlé d'eux en leur temps, non seulement parce que ce sont des oeuvres de qualité, mais aussi parce qu'ils font partie des premiers à traiter aussi sérieusement d'une relation des usagers à l'alcool compliquée sur la durée, et non pas seulement occasionnellement. L'alcoolodépendance est l'une des thématiques centrales de ces cinq films et celle qui fait le lien entre eux. Du *Poison* de 1945 au *Qui a peur de Virginia Woolf* de 1966, en passant par *Le Singe en hiver* de 1962, *Le jour du vin et des roses* de la même année et *Le feu follet* de 1963, peu de choses ont changé sur le front de ce qu'on appelait l'ivrognerie ou l'alcoolisme, sans que les mots soient prononcés facilement, que ce soit du côté Américain ou du côté Français... Ces cinq films explorent les différentes étapes de

l'usage et du sevrage, ou de l'entre-deux, en insistant plus ou moins sur l'un ou l'autre. De l'alcoolisation massive, en solitaire, à deux, trois ou quatre, à l'abstinence pure et dure, en passant par le craving, la gestion des douleurs dues au manque, l'accompagnement et le soin, rien n'échappe, sur l'ensemble des cinq oeuvres, à la vigilance de scénaristes et réalisateurs qui entrent, à leur manière, de pleins pieds dans la problématique des troubles liés à l'usage d'alcool. Ils s'emparent du sujet à bras-le-corps, appuient là où ça fait mal, et tentent, avec sincérité et vérité, de nous raconter comment leurs personnages, usagers de fiction, se démènent avec leurs préoccupations, leurs états d'âme, leurs émotions, et leurs rapports aux autres, ou se dépatouillent de leurs addictions et problèmes existentiels... Du côté des spectateurs, l'empathie et la compassion sont souvent au rendez-vous, sans que l'ambiance soit nécessairement mortifère, bien heureusement.

Il ne s'agit pas, dans les visites que nous proposons de ces cinq oeuvres cinématographiques, de critiquer ces dernières, en bien ou en mal, mais plutôt de plonger au coeur même du récit pour raconter ce qui se vit et se joue chez les personnages, au risque de dévoiler l'entièreté de l'intrigue. Ces visites sont autant de lectures subjectives des films sans avoir la prétention d'en faire une analyse approfondie. Les présenter, les raconter, et les dépiauter, c'est un début, mais rien ne vaut leur visionnage. C'est du moins l'envie que nous cherchons à susciter chez le lecteur. A chacun après d'y trouver son compte de sensations, impressions, sentiments, analyses et critiques qui sont autant d'occasions de titiller ses connexions neuronales...





Ray Milland
The Lost Weekend

(Le Poison)

Jane Wyman

Phillip Terry Howard da Silva
Doris Dowling Frank Faylen

CHARLES BRACKETT

BILLY WILDER



Trois jours de mauvais temps

*Une visite du film de Billy Wilder
The lost week-end / Le poison*



En 1944, paraissait aux Etats-Unis un roman à la troisième personne qui cachait mal que le protagoniste était l'auteur lui-même, inconnu à l'époque, un certain Charles Jackson, mort d'une overdose en 1968. Le succès du roman lança la machine hollywoodienne à ses trousses, et l'adaptation fut confiée en 1945 à Billy Wilder, un réalisateur déjà renommé, qui en fit un film culte bardé de prix. Pour la première fois, Hollywood s'emparait, avec sérieux, d'un sujet qui l'est tout autant, à savoir l'alcoolodépendance dans ses moments les moins réjouissants, ce qui ne manqua pas, d'ailleurs, d'effrayer le lobby de l'alcool qui offrit même une somme importante aux studios pour que l'oeuvre ne voie pas le jour. En vain... Particulièrement fidèle au roman, le film nous fait vivre le week-end "terrifiant" d'un écrivain new-yorkais en manque d'inspiration qui se réfugie dans une consommation compulsive d'alcool avant que les affres du manque se fassent ressentir, et l'invitent à passer par toutes les ruses et compromissions possibles pour s'en procurer... Accompagnons au plus près cet homme dans les rues de New York pour tenter d'en savoir plus...



New York s'offre à Don Birman, un homme dont l'une des fenêtres grande ouverte de son appartement laisse entrevoir une vue imprenable sur la ville qui ne dort jamais, ou du moins trop peu pour avoir le temps de reposer son esprit agité. La bouteille de whisky qui pend dehors au bout d'un fil nous laisse penser que l'esprit de cet homme qui s'affaire à préparer sa valise pour un départ en week-end n'est pas aussi tranquille qu'il le laisse voir. Un regard en coin, discret, avant que son frère entre la chambre, en dit long sur l'attachement qu'il porte à la boisson, et sur ce qu'il cache à un frère qui pense qu'un long week-end à la campagne lui fera le plus grand bien après ce qu'il a traversé.

Don Birman est écrivain et sort d'une dizaine de jours de sevrage qui a fait suite à une longue période d'alcoolisation massive. Partir à la campagne avec son frère Wick lui donnera l'occasion de boire tout un tas de boisson non alcooliques, et peut-être de démarrer son roman. L'enthousiasme sonne faux, et dans ce moment de préparation des bagages, dès que Wick a le dos tourné, la bouteille est remontée de sa cachette pour tenter de boire en douce, mais en vain, une gorgée de son contenu...

Tout est bon alors pour décaler le départ en train. Une opportunité se présente. Helen, sa fiancée, débarque en coup de vent pour déposer des livres à Don, mais avant de s'échapper pour se rendre à un concert, se fait alpaguer par son ami qui somme son frère Wick de l'accompagner. On prendra le train suivant, le temps que Don finisse de préparer tranquillement ses bagages... La ficelle est bien trop grosse, et Wick n'est pas dupe. Il ne pense pas que ce soit judicieux de laisser son frère seul. La confiance est rompue. Il l'exprime ouvertement. Don cache quelque chose, mais joue la carte de l'indignation pour qu'on le laisse tranquille. Et ça fonctionne. Jusqu'à temps que Wick découvre la bouteille de whisky qui pendait à la fenêtre et la vide dans le lavabo. Une vieille bouteille qui traînait là du temps de sa consommation, explique Don. Pas de quoi en faire toute une histoire. Il faut le croire.

Le départ en train sera donc décalé de quelques heures dans l'après-midi. Wick et Helen laissent Don seul non sans inquiétude de la part de la jeune femme qui craint que son fiancé profite de leur absence pour boire dans leur dos. Wick compte, lui, sur l'absence d'alcool dans



l'appartement, visiblement inspecté au peigne fin plus tôt, et celle de sous dans les poches de son frère pour limiter les risques...

« Don : Vous allez arrêter de me surveiller tout le temps ? Laissez-moi faire à ma façon. Je fais des efforts. J'essaie !

Helen : On sait que tu essaies. On essaie tous les deux. Tu essaies de ne pas boire, et j'essaie de ne pas t'aimer. »

Les dix dollars que Wick a cachés dans le sucrier de la cuisine pour payer la femme de ménage résonnent chez Don comme un sésame, de quoi sortir s'acheter ce qui éteindra sa soif d'alcool... La boutique de spiritueux en bas de l'immeuble l'accueille avec des restrictions concernant un possible crédit d'achat, ou même une simple vente sur présentation d'un billet. Ce sont les recommandations faites préalablement par Wick au boutiquier. Mais comment empêcher l'achat si le client est majeur et que le billet de dix dollars est déplié avec tant d'assurance par Don et qu'il coupe court à toute discussion ? Ce seront deux bouteilles de whisky, et fissa s'il vous plaît. Pas de temps à perdre. La soif n'attend pas. L'objectif à atteindre se trouve à portée, alors pas question de se laisser impressionner. Deux bouteilles de la marque la moins chère bien entendu. *« Pas de whisky vieilli douze ans en fût de chêne pour moi, pas de chichi. »* Peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. L'addiction ne s'embarrasse pas du bon goût. Elle garde toujours quelques billets sous le coude pour le jour où l'alcool viendrait à manquer, car c'est bien lui qui compte.

Dans les rues, on se promène guilleret, l'alcool enfoui dans un sac en papier qui laisse dépasser trois pommes qui cachent la véritable raison de la bonne humeur du moment. Le cerveau s'est préparé à la récompense à venir. Un détour par le bar du coin permet de s'en jeter un petit sans toucher, dans l'immédiat, aux réserves... Nat, le barman, connaît bien Monsieur Birman, comme il l'appelle. Et encore une fois, Wick est passé avant pour demander qu'on ne serve plus son frère Don. Mais, encore une fois, Nat ne peut refuser le billet que le client lui tend.

Le shot de whisky était prêt à être bu sur-le-champ, mais pas question de laisser penser à Nat que l'absence de contrôle de l'usage a repris ses droits. On repose le verre encore plein sur le comptoir. On s'allume



une cigarette en posant son regard sur ce qui sera peut-être le premier verre bu depuis une dizaine de jours. La tentation est trop forte, et c'est cul sec qu'il sera englouti sous le regard un brin méprisant, mais malheureusement peu surpris, d'un barman qui accepte que Don contemple, à sa demande, le « petit cercle vicieux » laissé en marque par le verre sur le comptoir avant d'être effacé par le torchon de Nat.

« N'essuyez pas, Nat. Laissez-moi mon petit cercle vicieux. Vous savez, le cercle est la figure géométrique parfaite. Pas de fin, pas de début. »

Don au barman

Don a retrouvé des couleurs et est en verve. Il confie à Nat le stratagème qu'il a prévu de mettre en place pour réussir à embarquer de l'alcool pour le week-end à venir. « *Comment faire passer ces bombes à retardement devant la garde Royale ?* » La combine est simple : une bouteille sera enroulée dans le *Saturday Evening Post* pour que Wick la découvre facilement, pendant que l'autre voyagera, ni vu ni connu, dans la valise même d'un frère protecteur mais suspicieux. L'idée n'est pas forcément d'y toucher par la suite, mais de se rassurer par sa présence sur la possibilité de l'ouvrir... au cas où. Nat ne croit pas, par expérience, qu'une bouteille peut être à vue sans être vue...

Un deuxième verre suivra, mais Nat déclinera l'invitation de Don de l'accompagner pour « *une petite dose de rêve* ». Il n'approuve pas la façon de boire de Don, et lui fait savoir. L'écrivain sait que l'alcool fait du mal à son organisme, mais il sait aussi le grand bien qu'il fait à son esprit. Il l'élève. Il se sent alors capable de tout. L'artiste se révèle. Le plus grand peintre, le plus grand musicien, le plus grand acteur ou le plus grand écrivain, vogue sur le Nil tel Cléopâtre...

Don s'emballe, confiant, et les verres s'enchaînent en attendant que Nat l'avertisse qu'il est l'heure de rentrer chez lui pour ne pas louper son départ en week-end... Malheureusement, l'artiste ne sera pas de retour avant que son frère décide de partir sans lui malgré les inquiétudes d'Helen qui sait que tout peut arriver si on laisse son amoureux seul pendant trois ou quatre jours. Wick abandonne, lui, la partie après six ans d'accompagnement, de soutien, de surveillance, et de tentatives vaines de lui faire



confiance. Helen pense, elle, que Don a besoin d'aide car il est malade, et que l'on n'abandonne pas un malade. Wick défend l'idée que son frère ne veut pas de leur aide. Seul lui importe sa bouteille de whisky. Il n'y a plus rien à faire pour Don. Laissons-le à son triste sort, celui d'un « *alcoolique invétéré* ». C'est du moins le choix de Wick...

« Nat : Pourquoi ne pas arrêter ?

Don : Je ne peux pas arrêter. Quand on monte dans le manège, il faut aller jusqu'au bout. On tourne et on tourne jusqu'à ce que cette fichue musique cesse, que le manège ralentisse, et qu'il s'arrête d'un bruit sourd. »

Enfin seul dans l'appartement, après avoir faussé compagnie à son frère et sa fiancée, Don peut ouvrir, et sûrement finir, une première bouteille de whisky avant de se coucher. La deuxième est cachée dans le creux d'un plafonnier. Trop bonne cachette malheureusement, nous verrons plus tard...

La bonne humeur n'est pas au rendez-vous au petit matin. Don presse Nat, le barman, de lui servir à boire. Il exige un verre, et plus vite que ça. Helen est passée la veille au soir, mais Nat n'a rien dit de la visite de Don. Il questionne l'écrivain sur l'opportunité d'arrêter et, tout en lui servant un deuxième verre, l'enjoint à ne pas boire autant le matin de si bonne heure. Mais c'est à ce moment de la journée que Don en a le plus besoin. Malade du manque, l'alcool fait office de médicament. L'écrivain se confie sur ses angoisses du matin. Quand on n'ouvre les yeux, on espère que l'heure d'ouverture des magasins ait déjà sonné pour être sûr de ne pas avoir à attendre pour se fournir. Le dimanche, c'est le pire. Tout est fermé, et les bars n'ouvrent pas avant treize heures. Faut bien aller à l'église de temps en temps, explique Nat...

Qu'est devenue la deuxième bouteille, puisqu'une seule a été bue la veille au soir ? Elle se rappelle au bon souvenir de Don. Mais où l'a-t-il cachée ? S'il la trouve, ce sera alors un homme riche. En attendant, on se fait servir un autre verre et on invite à dîner pour le soir Gloria, une jeune femme, habituée du bar pour les rendez-vous qu'elle y donne à de vieux messieurs... La coupe de Nat est pleine. Il sait que son client n'honorera pas son rendez-vous avec Gloria, et il n'aime pas sa façon de traiter He-



len, cette femme de classe que Don ne mérite pas... C'est exactement le sujet du roman "morbide", "une histoire atroce" que Don comptait démarquer à la campagne : « *Les confessions d'un alcool. Le Grand Livre d'un alcoolique* ». Le titre est on ne peut plus explicite : "La bouteille"... Retour alors en arrière, au coeur du premier chapitre d'un roman à écrire, ou plutôt, sûrement, d'un récit de vie, en l'occurrence, une expérience particulièrement douloureuse... Et en même temps que Don déroule son récit, les verres s'accumulent.

« C'est un problème, non ? Le brave jeune homme qui boit et la jeune dame de grand standing. Comment s'est-elle impliquée ? Pourquoi boit-il ? Pourquoi n'arrête-t-il pas ? C'est ça mon roman. » Don, à Nat

L'histoire commence un après-midi de pluie il y a environ trois ans. Pendant *La Traviata*, l'opéra de Verdi qui se joue au Metropolitan, Don suit des yeux la bouteille qui circule et les verres servis aux convives sur scène. On trinque et on boit pendant que Don, en simple spectateur dans la salle, est au supplice. Les signes du manque apparaissent. Des imperméables sans corps, bouteille de whisky cachée dans une des poches extérieures, lui rappellent que le sien est resté au vestiaire et qu'une même bouteille l'y attend. Pas question alors d'attendre la fin du spectacle pour soulager son manque...

Mais c'était sans compter sur une erreur de ticket qui oblige Don à attendre que tous les spectateurs aillent récupérer leur manteau au vestiaire. L'attente est longue, mais la récompense est une première rencontre avec Helen qui lui fera arrêter l'alcool, par amour, pendant six semaines... La suite aurait pu ressembler à un roman d'amour, mais tout basculera le temps d'un week-end, celui où le personnage principal se perdit...

Dans le hall de l'hôtel où il attend la jeune femme, qu'il pense épouser, et ses parents pour une première rencontre, il surprend les paroles malheureuses de son futur beau-père émettant des doutes sur l'avenir radieux que peut promettre à sa fille un écrivain inconnu, sans diplôme et sans travail... Grâce à son art de la dissimulation, Don, puisqu'il s'agit de lui bien entendu, fuit la confrontation avec les parents et se réfugie dans son appartement pour boire... Son frère tente de lui sauver la mise un peu



plus tard dans la journée quand Helen vient aux nouvelles d'un fiancée qui ne s'est pas rendu au déjeuner familial. Mais Don préfère dire la vérité et annoncer à Helen son penchant pour la bouteille. La dernière cure n'a pas été efficace. Mais d'autres le seront, affirme Helen confiante. Don, lui, n'est pas aussi optimiste. Il sait ce qui se cache derrière son alcoolisation massive, à savoir son immense déception et frustration de ne pas être réellement devenu un écrivain. Les débuts étaient pourtant prometteurs avec des nouvelles parues dans un magazine étudiant, puis une en particulier parue dans un magazine prestigieux, et qui donnera des ailes au tout jeune auteur qui se voyait déjà en futur Hemingway. D'autres nouvelles seront écrites, mais jamais publiées, jusqu'à ce que son autre moi, cette petite voix dans sa tête, lui conseille de boire pour trouver l'inspiration dont il semblait en fin de compte manquer...

« Alors j'ai bu, un ou deux verres. C'était une idée formidable. Ca faisait toute la différence. Soudain, je voyais tout. L'ampleur tragique d'un grand roman, magnifiquement proportionné. Mais avant de pouvoir vraiment le saisir et le coucher sur le papier, l'effet des verres s'estompait, et tout disparaissait comme un mirage. Alors il y avait le désespoir. Un verre pour compenser le désespoir. Et puis un autre pour compenser la compensation... » Don, à Nat

Don a, à ce jour, trente-trois ans et vit de la charité de son frère. Malgré les envies ou besoins d'Helen de croire à l'avenir de Don, le défaitisme est de mise. La jeune femme est persévérante. Pas question de laisser Don dans cet état et l'abandonner. Et si elle avait raison ? Et si Don était capable d'écrire ce fameux roman ? Le premier chapitre du récit que l'écrivain a en tête est à présent fini. C'était il y a trois ans. Le passé et le présent se sont rejoints dans le bar de Nat. Il est temps pour Don de rentrer chez lui et de se mettre au travail d'écriture. La motivation est au rendez-vous cette fois-ci. Mais pour combien de temps ?

Passé l'écriture du titre *La bouteille*, et la dédicace à *Helen avec tout son amour*, Don sèche. Aucune autre ligne ne jaillira. L'appel de l'alcool est alors bien trop fort. La deuxième bouteille, si bien cachée, ne sera jamais retrouvée même s'il a fallu fouiller l'appartement de fond en com-



ble et le mettre sans dessus dessous par désespoir...

Rendez-vous dans un club pour y boire le verre salvateur. Mais, au moment de payer, les sous manquent. Alors, tant qu'à faire, autant commander un deuxième verre. On trouvera bien le moyen de payer la note. Il suffira de piocher dans le sac de sa voisine, au risque d'être humilié et jeté dehors avec colère et mépris, comme un malpropre. Et ce qui devait arriver, arriva... Plus aucun sou en poche, et juste deux verres dans le gosier, la deuxième bouteille, finalement retrouvée, vient à point nommé. Elle sera bue sans plus attendre, et dans sa totalité.

La gueule de bois du petit matin, et le manque qui se fait sentir, oblige Don à tenter d'aller déposer à un prêteur sur gage sa machine à écrire pour en tirer quelques pièces ou billets... Malheureusement pour lui, nous sommes samedi, et les prêteurs sur gages, dans leur majorité, sont juifs, alors ils ne travaillent pas ce jour-là pour cause de Yom Kippour. Les autres prêteurs sont aussi fermés suite à l'accord passé avec les prêteurs juifs. Don a parcouru toute la ville, ou presque, pour rien. Il est épuisé...

Les heures passent, et il est déjà presque seize heures quand Don réussit à atteindre le bar de Nat et à s'affaler sur son comptoir pour quémander un verre en sollicitant la charité d'un barman qui ne fait pas crédit. Un seul verre lui sera servi. Il doit déguerpir. Sur-le-champ... Il va alors sonner chez Gloria, à qui il a posé un lapin la veille au soir, et sait lui soutirer dix dollars avant de déguerpir, et chuter dans les escaliers de l'immeuble.

« Si on vous laisse partir seuls, beaucoup d'entre vous ne rentrez pas. Vous vous arrêtez dans le premier bar, et vous revenez tout de suite. C'est ce qu'on appelle "Le Ricochet". (...) Je reconnaîtrai un alcoolo avec un oeil fermé. Vous êtes un alcoolo. Vous reviendrez. Ils reviennent tous. »

Nolan, l'infirmier de l'hôpital Bellevue, à Don

Réveil dans la section des alcooliques de l'hôpital Bellevue. Impossible d'en sortir sans autorisation. Moitié hôpital, moitié prison, lui annonce l'infirmier qui l'accueille. Il lui dépeint un tableau de l'alcoolodépendance particulièrement sombre et fataliste. Si Don n'absorbe pas le breuvage qu'on lui tend, il risque le delirium tremens, des hallucinations qui n'ont rien à voir, lui explique-t-il, avec l'apparition d'éléphants roses, mais plutôt



celle de petites bêtes qui montent qui montent... L'infirmier raconte que le département a commencé à se remplir au temps de la prohibition. « *C'est là qu'ils ont commencé à avoir soif.* »

Le delirium étant "une maladie de la nuit", nous annonce Nolan l'infirmier, celle de Don sera effectivement agitée. Les cris des hommes allongés dans le dortoir où il séjourne, le réveillent et l'inquiètent. Profitant de l'occupation des gardiens, il décide de fuir l'hôpital et rentrer chez lui. Sur le chemin, des bouteilles de vin et de liqueur lui font de l'oeil dans les vitrines. Le braquage alcoolique est inévitable...

« Pas de blagues. Pas de questions. Juste un litre de whisky. (...) Donnez. J'ai besoin de cet alcool. Je le veux et je l'aurai, compris ? Je sortirai avec ce litre de whisky, d'une manière ou d'une autre. » Don, au propriétaire de la boutique après avoir refusé de payer les 2,5 dollars qu'on lui réclamait.

Le soir venu, la bouteille bue est déjà loin. Les souris sortent des murs et les chauves-souries les mangent en faisant couler leur sang. Les hallucinations promises ont bien lieu... Helen viendra à sa rescousse, mais l'espoir sera de courte durée. Le lendemain matin, Don ira échanger le manteau d'Helen contre une arme. La décision d'en finir est définitive. Mais la jeune femme, le préférant saoul que mort, tente de le dissuader. Malheureusement, Don est au bout du rouleau et à bout de forces. Il n'a sûrement pas celle, en tout cas, de faire un sevrage brutal, comme lui propose son amie, toujours aussi optimiste. Le talent et l'ambition de Don, sur lesquels s'appuie Helen pour lui donner un but, ont disparu depuis bien longtemps, « *noyés dans un lac d'alcool avec le ventre gonflé.* »...

Heureusement, Nat, le barman, ramène à Don la machine à écrire qu'il avait oubliée sur son comptoir, à temps pour que l'écrivain se décide enfin à coucher sur le papier le récit de son parcours addictif. La cigarette jetée dans un verre de whisky encore plein sera gage d'une happy end à un roman dont l'aboutissement devrait sauver son auteur...

Combien de récits, comme celui de Charles Jackson, auront été écrits, combien de films suivront celui de Billy Wilder, mettant au centre de



l'oeuvre la thématique de l'alcoolodépendance sans en oublier aucune des étapes, entre plaisir et besoin, craving, culpabilité, codépendance, gestion du manque, séjour à l'hôpital, delirium tremens, etc... ? Mais, comme se le demande Don dans ses dernières paroles avant que l'on retrouve le panoramique sur la ville de New York présenté au début du film « *Et là dehors, dans cette vaste jungle de béton, combien il y en a comme moi de pauvres types rongés avec la gorge en feu, des personnages tellement cocasses pour le reste du monde alors qu'ils chancellent, aveugles, vers une autre beuverie, une autre cuite, une autre bringue ?* »... Combien de buveurs anonymes auront droit à la publication de leur récit, témoignages écrits, exutoires de leurs boire et déboires ? Sûrement pas la majorité. Si le buveur excessif a souvent fait rire, peur, ou pitié, il nous invite plutôt, dans ces récits littéraires ou cinématographiques, à la compassion, de celle qui guide "l'aller vers"...



Le poison ou The Lost Week-end

Un film de Billy Wilder
Sorti en salles aux Etats-Unis en 1945
Adaptation du roman de Charles Jackson
Distribution : Ray Milland, Jane Wyman,
Philip Terry, Howard Da Silva,...
Durée : 1h44

UN SINGE EN HIVER

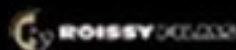


UN FILM DE
HENRI VERNERIL
UN SINGE EN HIVER

JEAN GABIN

JEAN-PAUL BELMONDO

JACQUES BAR présente JEAN GABIN et JEAN-PAUL BELMONDO dans un film de HENRI VERNERIL • UN SINGE EN HIVER •
d'après l'œuvre de ANTOINE BLONDIN scénario FRANÇOIS BOYER dialogues MICHEL AUCARD
directeur de la photographie LOUIS PAGE Musique MICHEL WAGNE production CITÉ FILMS et CIPRA FILMS
avec JEAN GABIN JEAN-PAUL BELMONDO SUZANNE FLON GISELLE BONZAT BELLA PETRI PAUL FRANÇOIS et NOËL BOUQUÉRET





Amitié de comptoir

Une visite du film de Henri Verneuil
Un singe en hiver



En 1959, Antoine Blondin fait paraître un roman que Michel Audiard souhaite mettre en dialogue et proposer au réalisateur Henri Verneuil pour une adaptation cinématographique. Le film sortira en 1962. Il est assez fidèle au roman à quelques détails près. Ils explorent l'un et l'autre les problématiques de l'usage compulsif et du sevrage radical, et sont tous les deux devenus "cultes" comme on dit, et sont inscrits désormais dans l'esprit de ceux qui ont eu l'occasion de lire et visionner les deux oeuvres en y laissant une trace marquante dont le contenu et les contours sont peut-être plus étendus qu'on l'imagine... L'alcool aidant, on entre au coeur de ce qui permet à deux hommes de devenir amis sans qu'on ait besoin de vouloir tout expliquer et tout comprendre. Préservons encore le mystère, s'il en est, de la nature psychoactive des substances, qui va bien au-delà de la simple mécanique chimique du cerveau... Nous avons déjà eu l'occasion de présenter ces deux oeuvres dans un précédent numéro de DOPAMINE, mais tentons ici de voyager plus encore au coeur du film de Verneuil et de raconter cette histoire au plus près de ce qu'il s'y vit et s'y dit...



A Tigreville, nom de fiction donné à la commune de Villerville en Normandie, la côte est encore tenue par les Allemands en ce début du mois de juillet 1944. Ils patrouillent quotidiennement sur la plage et dans le village... Dans son bar restaurant hôtel de passe en haut de la dune, Georgina accueille régulièrement Albert Quentin et son ami Esnault qui, saouls, rejouent au comptoir des épisodes du service militaire d'Albert en Chine en tant que fusilier marin. Le soixantenaire a visiblement l'habitude de boire, et de boire beaucoup. Son ivresse régulière le rend nostalgique de sa jeunesse en armes, et chaque beuverie est l'occasion de reprendre le combat sur le fleuve Yang Tsé Kiang, matérialisé ici par une inondation du comptoir. Albert a l'ivresse enlevée, guerrière, grande gueule mais aussi poétique.

Quand la sirène retentit, il est temps de se mettre à l'abri. Les Américains ont débarqué un peu plus loin en juin et ça bombarde à tout va. Albert et son ami n'hésitent pas à rentrer chez eux comme ils peuvent, c'est-à-dire en tentant de passer entre les bombes. Le village est incendié, mais Albert et sa femme Suzanne, propriétaires de l'hôtel Stella, se sont réfugiés dans la cave en attendant que l'orage passe... Les bouteilles de vin leur tiennent compagnie, mais seul Albert y touche, et pas qu'un peu. S'il buvait moins, il aurait aussi peur qu'elle, affirme Suzanne, mais il serait alors un autre homme, et il n'y tient pas, lui répond Albert.

Et pourtant, ce jour où le ciel est prêt à s'écrouler sur leur tête, Albert prend solennellement, dans l'obscurité d'un cave désormais éclairée à la bougie, une sacrée résolution, celle de ne plus boire une goutte d'alcool s'ils s'en sortent vivant et que l'hôtel tient le choc. Un dernier verre est bu lentement, comme celui d'un possible condamné à l'abstinence.

« Ecoute-moi bien ma Suzanne. Ce que je vais te dire c'est sérieux. Et puis, c'est même grave. Si on s'en sort, si la maison tient debout et puis si un jour je peux rallumer l'enseigne qui est au-dessus de la porte, hé bien je te jure de ne plus toucher un verre, jamais ! » Albert à Suzanne

Quinze ans plus tard, l'homme qui débarque, avec peu de bagages, à la gare locale et se fait conduire en taxi à Tigreville, s'appelle Gabriel Fouquet. Le seul hôtel qui peut l'accueillir hors saison est celui d'Albert et



Suzanne. Pas sûr qu'il y rigole beaucoup, prévient le taxi qui connaît bien le propriétaire. L'hôtel a donc survécu aux bombardements, et les affaires ont repris. Albert et Suzanne ont pris de l'âge mais tiennent debout. Une différence de taille concerne Albert : il a perdu de sa verve et de son élan des jours passés et ne semble pas le plus enjoué des hommes... Gabriel ne sait pas encore combien de jours il restera.

L'hôtel est peu fréquenté. Les quatorze chambres sont libres et la promesse d'Albert de ne plus boire une seule goutte d'alcool a été honorée. Les sucreries ont remplacé l'éthanol. Il ne propose à son client Gabriel que de l'eau. Le jeune d'homme d'une bonne trentaine d'années est intrigant. A peine a-t-il été installé dans sa chambre qu'il est surpris par Albert et Suzanne à en sortir pour aller fouiller en douce dans les placards de la cuisine. Il n'y trouve rien, et sort alors de l'hôtel pour se rendre au bistrot d'à côté, tenu par Esnault... Pendant que Gabriel y descend son deuxième picon bière à la vitesse de l'éclair, le bistrotier lui explique chez qui il est tombé en face dans l'hôtel restaurant garage *Le Stella*.

« Vous êtes descendu chez Quentin ? Vous avez pas fini de rigoler. Avec lui si vous avez pas soif, vous serez tout de suite servi. Je sais même pas s'il sert du vin à table. Sacré Albert ! On peut dire qu'il a sauté la barrière celui-là. Parce que hein pardon, joyeux compagnon Mesdames. Pas snob sur le biberon, c'est moi qui vous le dit. » Esnault à Gabriel

De ce qu'on en dit au bistrot, et pas du bien, Albert a beaucoup changé depuis qu'il a passé le cap, basculé dans l'abstinence pure et dure. Il est plus austère, renfermé, prétentieux et peu bavard. Dans son entourage amical, on lui reproche un changement d'humeur que l'on met sur le compte de l'abandon de la consommation d'alcool. Albert est un autre homme, et ce n'est plus celui que l'on porte dans son coeur.

On comprend aussi que Gabriel, lui, a laissé une femme, Claire, à Madrid. L'alcool est pour lui un réconfort sans que l'on sache dans l'immédiat ce que cela cache réellement. Toujours est-il que le jeune homme a l'ivresse pas vraiment aimable au bistrot et s'embrouille avec les locaux. Les quelques mètres à parcourir jusqu'à l'hôtel seront particulièrement longs. Albert l'aidera à regagner sa chambre. Gabriel est aussi porté sur



la bouteille que l'était Albert quelques années plus tôt. Il se réfugie dans l'alcool pour oublier que sa femme l'a quitté. Ses rêves sous alcool ne sont pas ceux de descentes d'un fleuve chinois mais ceux de combats tauro-machiques espagnols dont il semble adepte... Gabriel fait penser, pour Albert, à « *un de ces singes égarés comme on en rencontre en Orient au moment des premiers froids.* »

« Les princes de la cuite, les seigneurs, ceux avec qui tu buvais le coup dans le temps, mais qui ont toujours fait verre à part. Dis-toi bien que tes clients et toi ils vous laissent à vos putasseries, les seigneurs ; ils sont à cent mille verres de vous. Eux, ils tutoient les anges. [...] Vous avez le vin petit et la cuite mesquine ; dans le fond, vous ne méritez pas de boire. »

Albert, à Esnault

Toujours est-il que les “princes de la cuite” ont le réveil en gueule de bois. Gabriel s'inquiète de la mauvaise impression qu'il aurait pu donner la veille au soir, à cause de tout ce qu'il a bu. On le rassure. Mais Suzanne, elle, s'inquiète pour son mari. Elle sent bien qu'un séjour trop long de Gabriel dans l'hôtel pourrait réveiller les vieux démons d'Albert. Elle en avertit le jeune homme qui tente comme il peut de la rassurer... Les motivations du séjour de Gabriel à Tigreville ne sont pas encore bien claires. Il cherche un magasin de vêtement pour fillette. C'est un début. Suzanne lui indique celui d'un surnommé Landru.

“Au chic parisien”, on trouve de tout, même un pull-over de trente ans d'âge, destiné à l'origine à une femme de petite taille, mais que Gabriel achète aujourd'hui pour une gamine de dix ans, en l'occurrence sa fille. Car si Gabriel en est venu à séjourner à Tigreville, c'est qu'il veut rendre visite à sa fille unique, Marie, qui vit en pension dans l'institution scolaire locale... Le pull-over arrivera à destination, mais sans que la jeune fille ait pu revoir son père, qui a fui après avoir rencontré la directrice.

Dans sa cave, encore bien remplie, Albert fait du rangement. Son abstinence d'une quinzaine d'années ne semble pas lui peser, en apparence du moins. Il reproche même à sa femme d'avoir perdu confiance en lui depuis que Gabriel est entré dans leur vie paisible. Il comprend ses préoccupations mais lui fait comprendre qu'il est loin ce temps de la pi-



cole et qu'il ne peut rien lui arriver. Il « *a une femme qui veille sur lui, un métier qui l'occupe et des bonbons pour le distraire.* »... Il est vrai que Gabriel et Albert échangent beaucoup, sur l'alcool notamment, mais aussi sur les femmes et leurs rapports à l'usage de leurs hommes. On parle même d'opium fumé en chine à l'occasion.

« Je crois simplement qu'elles ont la trouille. (...)

Elles aiment les valeurs sûres. Attendre un homme, et en voir arriver un autre, elles ont horreur de ça. D'autant plus que la surprise est rarement bonne. Non, croyez-moi, j'ai des souvenirs sur la question. Je la vois d'ici votre Claire, avec vos trente-six manières d'arriver. Vous avez dû lui foutre le vertige. (...) Vous verrez Monsieur Fouquet, un jour vous rêverez que vous buvez. » Albert à Gabriel

Gabriel est désormais invité à la table d'Albert et de Suzanne, même si c'est un client. Seuls Suzanne et Gabriel boivent alors, raisonnablement. Le jeune publicitaire, puisque c'est son métier, bouscule en effet les habitudes du vieux couple de tenanciers. L'alcool a refait surface à table, et les tentations sont au rendez-vous. Suzanne tente vaille que vaille de veiller au grain mais voit bien que ce n'est pas forcément la bouteille de vin posée sur la table au moment du dîner qui attire en premier lieu son mari, mais plutôt l'excitation et le mouvement qui y sont associés et qu'Albert a désormais perdus. Peut-être n'a-t-il pas su retrouver goût à la vie depuis sa décision radicale de ne plus toucher à un seul verre d'alcool. Il est question pour Albert de supporter désormais une vie sans son psychotrope de prédilection, comme sa femme a dû supporter celle où l'alcoolisation impactait leur relation et leur existence. L'alcool et l'ivresse qui accompagnait sa consommation remplissaient la vie d'Albert qui depuis son sevrage réussi s'ennuie, ou du moins réclame encore sa ration d'imprévu, comme il dit. Il veut, non pas boire un demi-verre pendant les repas, comme lui propose alors sa femme, mais être ivre. C'est l'ivresse qui lui manque. A l'inverse de Gabriel qui cherche dans l'alcool une consolation, Albert revendique, lui, y chercher un tremplin...

Assez vite, Albert devra épauler son jeune client et profiter de sa position pour lui éviter des ennuis et faire que son séjour en ville ne soit pas



écourté. Il le défend par exemple auprès du commissaire de police suite à une arrestation pour avoir voulu faire l'écarteur avec les automobiles s'engageant dans le carrefour principal de la ville... C'est chez Georgina, l'hôtel de passe à l'ambiance asiatique, en haut de la dune, que les deux hommes poseront les premières pierres de leur complicité, et échangeront autour d'un verre de saké. Albert n'y est pas retourné depuis quinze ans, et sait bien que c'est là qu'il reprendra ses usages d'alcool. Suzanne peut bien l'attendre, la boule au ventre, Albert ne rentrera pas de sitôt.

Les verres s'enchaînent, et les deux hommes sont vite saouls... Mais la soirée n'est pas finie. On cause, on se déshydrate, mais on poursuit sa route chez "les affreux", comme les appelle Albert, à savoir chez Esnault et ses habitués du bistrot. Des coups de poing sont échangés avant de déguerpir, encore plus saoul... Une nouvelle mission leur est assignée : organiser l'évasion de Marie, la fille de Gabriel. La nuit se poursuit donc au pensionnat de jeune fille déjà endormi. On réveille la direction, mais on est reconduit aussitôt. La mission devra être reportée au lendemain matin... Repli sur la plage où Albert et Gabriel allument, avec la complicité de Landru, le propriétaire du "chic parisien", un feu d'artifice grandiose et mémorable pour cette petite bourgade.

Au petit matin, les deux acolytes se réveillent dans un blockhaus qui gît sur la plage de Tigreville. On rentre à la maison tranquillement. Marie attendait son père au Stella pour partir prendre le train avec lui. Albert les accompagne à la gare puis un temps du trajet en train avant de prendre la correspondance qui le conduira sur la tombe de son père. Ce temps avec Gabriel et Marie sera l'occasion pour le vieil homme de raconter à la petite fille une dernière petite histoire vraie de singes égarés... « ... *Et le vieil homme entra dans un long hiver...* » nous confient les derniers mots inscrits sur l'écran en guise de fin...

« En Chine, quand les grands froids arrivent, dans toutes les rues des villes on trouve des tas de petits singes égarés sans père ni mère. On ne sait pas s'ils sont venus là par curiosité ou bien par peur de l'hiver mais, comme tous les gens là-bas croient que même les singes ont une âme, ils donnent tout ce qu'il ont pour qu'on les ramène dans leur forêt, pour qu'ils retrouvent leurs habitudes, leurs amis. Et c'est pour ça qu'on



voit des trains pleins de petits singes qui remontent vers la jungle. »

Albert, à Marie

C'est bien l'une des problématiques essentielles du sevrage que soulève ce film, celle qui impose à l'abstinant de retrouver une raison de vivre quand l'existence était auparavant entièrement tournée vers l'alcool. L'on sait désormais que pour certains usagers, la barre d'un sevrage radical peut être bien trop haute, et que l'absence d'autres plaisirs ou préoccupations de vie met à mal l'objectif initial. Une autre option qui serait celle d'une reprise d'un contrôle de la consommation, n'est plus considérée comme irréaliste, du moins pour beaucoup de professionnels qui accompagnent les usagers en demande de sevrage. Les groupes néphalistes, eux, continuent de promouvoir l'abstinence comme seule voie possible vers un sevrage réussi...

Pour la petite histoire, il faudra attendre qu'une adaptation cinématographique du roman d'Antoine Blondin sorte sur les écrans pour que des désirs de censure du ministère de la santé de l'époque voient le jour. Les images d'ivresse, fictionnelles ou pas, sont plus souvent taxées d'encourager une consommation excessive que les mots. Qui aurait imaginé interdire la parution du roman d'Antoine Blondin sous prétexte qu'il faisait l'apologie de l'ivresse alcoolique, ce dont s'est toujours défendu l'auteur ? Chacun des lecteurs ou spectateurs y verra, soit les satisfactions recherchées à juste titre par les buveurs occasionnels ou compulsifs, soit les affres d'un usage immodéré qui ne pourrait que faire du mal au consommateur et à son entourage. Comment imaginer que cette fiction puisse faire, volontairement ou non, l'apologie de l'alcool quand elle s'attache essentiellement à lier deux hommes, assez isolés, et que la boisson n'est ici finalement, sans que l'on puisse lui en faire le reproche, le catalyseur d'une rencontre réussie ?

Attention de ne pas tout confondre, de ne pas jeter un sort au produit en l'accusant de tous les maux, et par la même occasion de pointer du doigt ceux qui donnent la parole aux usagers buveurs... Entre le prosélytisme aveugle et la censure idiote, il y a sûrement de la place pour la connaissance, la compréhension et la compassion, si nécessaire...



Comme le disait Blondin : « *Aucun de mes personnages ne boit pour se saouler mais plutôt pour changer les couleurs de la vie, tenter de la rendre plus acceptable, surtout lorsqu'ils se sentent seuls. Or, il se trouve que la boisson stimule un élan de compréhension pour autrui. Qu'il s'agisse de repeindre les choses ou de se donner des prochains, l'ivresse n'est pas une passion, mais un état où des « clés » vous sont rendues. »*



Un singe en hiver

Un film de Henri Verneuil
Sorti en salles en 1962
Distribution : Jean-paul Belmondo,
Jean gabin, Suzanne Flon,...
Durée : 1h45



From
the
days
of
wine
and
roses



finally
comes
a
night
like
this...



JACK LEMMON and LEE REMICK
DAYS OF WINE AND ROSES



Amour et dépendance

*Une visite du film de Blake Edwards
Le jour du vin et des roses / Days of wine and roses*



En 1958, un scénario de J.P. Miller était tourné pour le petit écran par John Frankenheimer. La version sur grand écran le sera, elle, par un réalisateur, Blake Edwards, plus habitué aux comédies qu'aux drames, mais qui connaît bien son sujet. L'acteur principal, Jack Lemmon, est lui aussi bien plus connu pour ses prouesses comiques, mais sautera sur l'occasion pour faire passer le message qu'il peut jouer un homme qui boit, comme on dit, sans que ça fasse rire les spectateurs... Ce "jour du vin et des roses", titre emprunté à un vers d'un court poème du poète anglais Ernest Dowson intitulé "Vitae Summa Brevis", nous invite dans le parcours alcoolique d'un couple qui passe par de nombreuses étapes de l'addiction et de la codépendance. Le film commence comme une comédie romantique mais bascule assez vite dans un drame où l'alcool sera loin, à l'instar des deux protagonistes, d'être présenté sous son meilleur profil... Jetons un oeil de plus près aux pérégrinations de ce couple à trois, et parcourons avec eux une route sinueuse sans espérer de happy end...



Il ne faudra pas attendre plus d'une minute pour que le premier verre d'alcool soit bu cul sec, l'air de rien. S'il passe inaperçu c'est qu'il est inévitablement fondu dans l'ambiance chaleureuse d'un club bondé, où tout le monde boit et fume en toute insouciance... Joe Clay et un collègue à lui, accoudés au bar, semblent établir une sélection de noms de filles à embaucher pour un événement à venir, une soirée organisée à bord du yacht du Prince Budul... Il ne faudra pas attendre plus d'une minute de plus pour qu'un autre verre d'alcool soit commandé. Joe gère ses affaires de visu ou au téléphone tout en enchaînant visiblement les verres avec une certaine dextérité.

Le lendemain matin, le malentendu est inévitable quand la secrétaire du client de Joe, Kirsten, se fond dans le groupe de femmes blondes embarquées sur le bateau qui les conduira à bord du yacht. Joe a confondu la jeune femme avec celles qu'il donne régulièrement en pâture aux riches clients qui font appel à l'agence de relations publiques pour laquelle il travaille. Le premier contact entre Joe et Kirsten ne sera pas des plus chaleureux, puisque Joe lui reproche une tenue bien trop discrète et sage pour la "tâche" qu'elle aura à accomplir.

Un peu plus tard dans la journée, toujours un verre à la main, Joe tente de se rattraper auprès de Kirsten en lui offrant... un verre. Pourquoi pas ? Mais, pas de chance, la jeune femme ne boit pas du tout. C'est bien moins vrai pour les invités du yacht qui finiront tous saouls, et en "bonne compagnie" pour finir cette soirée arrosée. Joe n'a pas manqué lui non plus de boire. La soirée se clôt comme elle a commencé, un verre plein à la main, celui qui invite aux relations cordiales, très cordiales, et chaleureuses, très chaleureuses. Pour que le couple de Joe et Kirsten se forme, il faudra patienter un peu, puisque ça a si mal démarré... Les pralines que Joe offrira par la suite à Kirsten en lui rendant visite à son travail ne suffiront pas. Elle déteste les pralines et n'a d'yeux que pour le chocolat.

« Voilà en quoi vous êtes qualifiée : vous êtes jolie, c'est tout. Ce vieux type aime vous regarder. Il s'appuie sur vous quand il a bu ! Comme hier... et Dieu sait quoi d'autre ! » Joe, à Kirsten, avant de se prendre une baffe.



Passé l'orage, et la vexation de Joe, un premier dîner aura tout de même bien lieu. On échange, entre autres, sur les compromissions que l'on est prêt à accepter dans son travail. Joe boit verre sur verre et questionne Kirsten sur son refus de boire de l'alcool. La réponse se présente sous forme de question : Quel intérêt y a-t-il à boire ? La réponse de Joe ne se fait pas attendre. Elle est simple : pour se sentir bien. Quoi d'autre ? Tout est dit. Comment lutter contre ce désir légitime de bien-être ? Et pourtant, Kirsten se sent bien sans ça, et préfère au goût de l'alcool celui du chocolat. Elle en est même folle de ce chocolat, dit-elle. Alors tentons l'expérience d'une liqueur au chocolat. Un seul *brandy Alexander* suffira visiblement pour que Kirsten se sente vraiment bien. Joe, lui, est déjà saoul.

Une promenade sur la baie de San Francisco s'impose sur le chemin du retour. Joe ne sort jamais sans sa petite bouteille de whisky à la poche, puis à la main. Il boit au goulot, et si Kirsten imagine que ce doit être bien dégoûtant, il répond qu'il faut savoir souffrir pour ce qu'on aime. On l'a compris, Joe ne boit pas qu'à l'occasion, ou du moins ces occasions sont légion. Il aime l'alcool, profondément. Mais c'est pourtant Kirsten la plus gaie, lui ne l'est pas vraiment. Elle attend le monstre marin qui l'emportera dans les profondeurs, dit-elle, comme un appel du pied. Ce monstre, ce pourrait être Joe, ou alors l'alcool qui entrera bel et bien dans sa vie à elle aussi... Joe se confie, lui, sur les espoirs déçus, sur les désillusions du métier qu'il exerce et qui ne devait pas ressembler à ça. Travailler dans les relations publiques, oui ! Faire le mac pour ses clients, non merci ! Elle, fuit les cafards qui occupent son appartement et lit régulièrement pour se cultiver une encyclopédie de la littérature américaine de A à Z. Elle se confie sur son enfance en Norvège où ses parents trinquaient en prononçant les mots suivants : « *Ensemble au Ciel* ». A deux heures du matin, la bouteille de Joe est vide. Il est seul à l'avoir vidée. Elle sera jetée à la mer sans aucun message. Juste les vers du poème de Ernest Dowson proclamés à la volée par une Kirsten inspirée.

Le lendemain matin, il est temps pour Joe d'avouer à son patron ses scrupules concernant ces soirées déviantes organisées pour son client, le patron de Kirsten, soirées qui flirtent avec le proxénétisme. On comprend alors son intégrité, mais on lui retire ce client pour lui en confier un autre,



porté, lui, sur la boisson. Il boit plus vite que son ombre, raconte Joe à Kirsten au moment se sortir de ses sacs de courses brandy, whisky, et champagne. Les prémisses du premier dîner chez Kirsten seront l'occasion pour les deux tourtereaux de bien rire ensemble, et sans avoir encore bu une seule goutte d'alcool. La suite de cette aventure sera bien moins drôle malheureusement. La romance sera noyée dans des litres d'alcool...

« Ils sont courts, les jours du vin et des roses.

Notre chemin émerge un temps. Hors des brumes d'un rêve.

Puis s'évanouit dans un rêve. »

Kirsten récitant le poème de Ernest Dowson

Le temps a passé. Joe et Kirsten sont mariés depuis à peine deux heures quand les présentations au père de la jeune femme se font en pleine nuit et à l'improviste. L'homme est austère, alors cette visite tardive et pas très réussie mérite bien que le couple aille boire un petit verre dans un endroit sympathique. L'alcool comme réconfort des rencontres malheureuses et des sentiments confus, jusque-là rien de bien surprenant.

Un enfant entre dans leur vie, mais la vie du couple se complique quand l'alcoolisme mondain et professionnel de Joe refait surface. Joe considère que la consommation fait partie de son travail. Les contextes festifs dans lesquels il évolue et la difficulté de refuser de partager un verre avec un client, le conduisent régulièrement vers l'ivresse. Lui rentre tard, saoul, et elle reste sobre en l'attendant. Mais pourquoi pas boire alors quelques verres avant son retour ?, suggère Joe à Kirsten pour être sûr de ne plus culpabiliser, de ne plus être le seul à s'amuser, et à crier à propos de tout et de rien...

Le verre qu'elle se décide à boire, pour l'accompagner un soir d'emportement colérique de Joe, ne sera malheureusement pas le dernier... Debbie, leur petite fille, a un an désormais. Kirsten boit pour tuer l'ennui de journées interminables et Joe, de son côté, enchaîne les gueules de bois. Son travail s'en ressent. Il finit par être déclassé. On lui confie un plus petit client, ce qui le conduit loin de chez lui, et l'amène à boire plus encore. Un soir, on l'alerte au téléphone de la consommation intensive d'alcool de sa femme et du feu qui a pris dans l'appartement.



Les deux amoureux finissent par s'entraîner mutuellement vers une consommation qui n'a plus rien de récréative, loin de là. Lui a besoin de tenir le coup après un licenciement, et Elle boit quotidiennement et beaucoup pour supporter la situation... Debbie a six ou sept ans déjà. Il est temps pour ses parents de parler sérieusement et de voir la réalité en face après toutes ces années imbibées. C'est l'usage d'alcool de Joe qui est la cause de tous ces licenciements, et non une injustice sociale. Plus question de déni. Joe proclame haut et fort que c'est un ivrogne, et que ce ne sont plus seulement deux ou trois verres qui sont bus dans une journée, puisque l'ivresse est au rendez-vous quotidiennement. Il affirme que lui et Kirsten sont devenus des bons à rien et qu'il faut faire face à cette situation sans plus tarder. Il y a de l'urgence dans sa voix. Plus question de tergiverser et de simplement réduire leur consommation pour faire illusion. La décision est prise, celle d'une abstinence totale.

« J'ai un plan. Il faut le suivre. Soyons sobres et restons-le. Pas une goutte d'alcool ! (...) Tu es avec moi ? Il faut le faire avant qu'il ne soit trop tard. (...) Il faut réussir ma chérie. » Joe à Kirsten

Une nouvelle vie commence pour la petite famille, installée désormais dans la maison du père de Kirsten. Ils travaillent à la pépinière dont s'occupe le vieil homme. Le soleil est au rendez-vous. Tout semble aller pour le mieux. Cela fait un mois qu'ils sont là, et les sourires sont revenus. On avoue qu'on ne s'est jamais senti aussi bien... sauf peut-être après quelques verres d'un alcool qui se conjugue au passé désormais.

Un mois plus tard, le père de Kirsten propose une bière à Joe après une journée de travail, et en signe de confiance en lui. Joe décline la proposition, mais s'empresse de suggérer à sa femme, dans leur chambre à coucher, d'être un peu moins sage qu'ils le sont depuis deux mois. Une goutte d'alcool, une seule ne peut pas faire de mal, tentent-ils de se convaincre. Leur récompense pour ces deux mois de sobriété et de labeur. Deux bouteilles de whisky cachées sous le pantalon, comme des armes à chacune des chevilles, sont dévoilées comme des objets précieux. Une troisième est cachée dans la serre. Il n'est pas question de les vider, explique Joe à Kirsten pour la rassurer. Rester raisonnable mais se faire plaisir



tout de même. La jeune femme pense, sans grande conviction apparemment, que c'est une très mauvaise idée mais est facilement convaincue par les arguments avancés par son mari. Une petite goutte ne peut pas faire de mal, et puis personne le saura, et puis ils ont travaillé dur, et puis ils resteront couchés dans leur lit. Bref, c'est tentant !

Si l'orage gronde au-dehors, dans la chambre de Joe et Kirsten, c'est la fête. Les gouttes de whisky se sont succédé pour qu'au final les deux bouteilles y passent et que l'ivresse du couple soit au rendez-vous, comme au bon vieux temps... Une dernière bouteille attend Joe dans la serre. La bouteille de trop. L'envie de boire à tout prix se transforme en frustration de ne pas retrouver l'objet de son désir, puis en colère, et enfin en désespoir et sanglots. La bouteille a été trop bien cachée et impossible de remettre la main dessus sans tout foutre en l'air... Dans un pot cassé, au milieu d'une serre dévastée, le trésor alcoolique sera finalement découvert et éteindra la soif d'un homme à terre.

*« Qu'est-il arrivé ? Qui l'as prise ? Qui l'a cachée ? Pourquoi ?
Où la trouver ? Qui l'a prise ? Qui l'a volée ? » Joe désespéré*

Dans l'hôpital psychiatrique où Joe est enfermé, ses crises de delirium tremens sont soulagées par des injections de sédatifs en intraveineuse... Un membre des Alcooliques Anonymes vient proposer son aide à un homme en demande. Mais, quand Joe, de retour chez lui, sobre, quatre mois après son internement, décide de franchir le pas des douze étapes préconisées par le groupe néphaliste, et encourage sa femme à en faire autant en l'accompagnant aux réunions, Kirsten reste, elle, dans le déni. Son mari n'est pas alcoolique, donc elle non plus. Elle refuse de demander de l'aide. *« C'est une question de dignité, de volonté »*, affirme-t-elle. Elle *« refuse de s'humilier devant des gens. »* Elle sait qu'elle ne doit pas boire, que ce n'est pas bon pour elle, mais compte poursuivre son sevrage sans aide extérieure, et le réussir dans la durée, juste à force de volonté. Tout est là. Point final.

Pour sa première prise de parole, après quatre mois de participation silencieuse aux réunions des Alcooliques Anonymes, Joe ne fait pas le fier. Il n'est pas pressé de se présenter devant l'assemblée comme un al-



coolique et surtout n'en voit pas l'intérêt même si, pour les AA, cela fait parti du processus de sevrage à long terme...

Malheureusement, la réussite de Joe isolera Kirsten qui s'est remise à boire. Comment l'alcool a-t-il pu prendre autant de place dans leur vie ? C'est la question que ne cesse de se poser Joe qui ne comprend pas pourquoi l'alcoolisme est tombé sur eux, et pas sur d'autres, alors qu'ils ne buvaient pas plus, du moins au début. Son parrain des AA parle de loterie et pense que la passion de Kirsten pour le chocolat aurait dû alerter tout bon psychologue. Un raccourci un peu trop rapide... Toujours est-il que Kirsten est partie de l'appartement depuis deux jours et ne donne plus de nouvelle. Boire seule devant son mari lui est devenu impossible à cause de la culpabilité qu'elle ressentirait alors. Le parrain prévient Joe qu'il est bien possible qu'elle trouve alors un autre homme, le partenaire de consommation dont elle a besoin pour boire accompagnée. Joe espère, lui, que l'amour qui unit le couple suffira à éviter le pire...

« Garde ta pitié. Tu es trop sage pour boire avec moi. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait chez les AA ? (...) Je ne veux pas d'un type qui a la trouille de boire. (...) Rien n'est plus ennuyeux qu'un type sage. » Kirsten, à Joe

C'est dans un motel que Joe retrouvera Kirsten un soir. Seule, dans l'intimité de sa chambre, elle a pour seul compagnon et ami l'alcool, qu'elle boit directement au goulot de la bouteille. Elle est désolée de n'avoir ni lait, ni café, ni thé, ni jus d'orange à offrir à son visiteur. Aucune boisson non alcoolisée. Joe semble bien démuni devant cette femme, sa femme, qui se sent si seule à boire. Elle lui demande de la laisser, ou alors le supplie de boire avec elle. Ironiquement, on explique à l'homme "trop sage" en face de soi que malheureusement, on n'aura rien d'autre à lui offrir que du gin. On sait le tenter avec cette bouteille et même le culpabiliser de ne pas la partager avec soi. Pour ne pas perdre la femme de sa vie, qui réclame un homme qui n'a pas peur de boire, Joe s'y remettra, à contre coeur, mais si amoureux...

Dans la nuit qui suivra, la soif d'alcool sera plus forte que tout. Le vol d'une bouteille de gin dans un magasin de liqueurs situé à deux pas du motel en pleine nuit, sera l'occasion pour Joe de vivre une scène d'hu-



miliation qui ressemble à un mauvais rêve et est révélatrice de certaines représentations dégradées dont pouvaient être victimes les “ivrognes” à l’époque. Le traitement en institution infligé à Joe, allongé à moitié nu sur une table, et attaché, encaissant les sermons et injonctions de son parrain des Alcooliques Anonymes exigeant de lui qu’il arrête de boire pour prouver à sa femme que l’alcool peut être vaincu, en dit long aussi sur les méthodes de sevrage forcées employées et les pressions exercées par ces hommes emprunts des plus belles intentions, mais aussi certitudes.

Il est dit à Joe que Kirsten est rentrée chez son père. Il souhaite alors lui rendre visite, mais surtout exprimer son repentir auprès de son père dont l’argent qui leur avait prêté pour prendre un nouveau départ est parti dans la boisson. Joe en est probablement à l’une des dernières étapes des douze que constitue le parcours d’un membre des AA, cette étape qui consiste à faire amende honorable auprès de toutes les personnes que l’on a blessées et fait souffrir pendant ses années d’alcoolisation massive... Le père de Kirsten ne semble pas prêt à oublier de sitôt que c’est bien Joe qui a fait connaître à Kirsten l’alcool et l’a embarqué dans ses alcoolisations incontrôlées... Sa fille a quitté la maison familiale depuis trois jours pour vivre avec un homme qui boit autant qu’elle. Joe, désormais sobre, rembourse ses dettes mais souhaiterait que Kirsten revienne vivre avec lui pour tout recommencer du début, mais sans alcool cette fois-ci.

La visite impromptue de Kirsten chez Joe ne fait que précipiter une fin que ne ressemble en rien à des retrouvailles. La jeune femme affirme, même si elle n’a pas bu depuis deux jours, qu’elle ne peut et ne veut pas arrêter complètement l’alcool car le monde lui semble si sale quand elle est sobre. Elle veut voir la vie en rose, comme elle dit. Et l’alcool l’aide à ça. Elle veut pouvoir revenir auprès de Joe, mais la condition qu’il pose, à savoir qu’elle soit totalement abstinente, du moins qu’elle essaie de le rester, coupe court à toute conclusion positive. Kirsten défend l’idée d’un contrôle de la consommation et se confronte au dogme des Alcooliques Anonymes qui ne croient qu’en l’abstinence pure et dure. Joe se refuse à reprendre une consommation d’alcool pour tenir compagnie à sa femme.



Les souvenirs, bons et mauvais, des jours passés alcoolisés le confortent dans son idée de tenir le coup, coûte que coûte.

« Nous étions sur une mer d'alcool. Le bateau a sombré. Je m'accroche à une chose qui m'empêche de couler, et je ne la lâcherai pas. Accroche-toi, si tu le veux. Mais seulement toi et moi. Pas de trio. » Joe à Kirsten

La jeune femme quitte l'appartement sans réussir à dire au revoir à sa fille. Il faudra attendre que Maman soit guérie pour qu'elle revienne, explique Joe à Debbie. Il n'a pas encore renoncé à sa femme. Chaque jour suffit sa peine... Le bar dont l'enseigne est allumée au bout de la rue leur fait un appel du pied, à tous les deux, chacun de leur côté. Mais Joe remarque que Kirsten a traversé la rue sans entrer dedans... Le sevrage, comme l'addiction, est un processus complexe et semé d'embûches. Qui pourrait affirmer, sans le moindre doute, qu'il n'y a qu'une seule voie à suivre pour atteindre ses objectifs ?



Le jour du vin et des roses

Un film de Blake Edwards
Soti en salle américaines en mars 1963
Distribution : Lee Remick, Jack Lemmon,
Charles Bickford, Jack Klugman,...
Durée : 1h57

LE FRENCH

ROTTEN



PRIX SPÉCIAL D'OR FESTIVAL DE VENISE





Compte à rebours

*Une visite du film de Louis Malle
Le feu follet*



En 1931, Pierre Drieu La Rochelle publiait un roman dans lequel il donnait la parole à Gonzague, un jeune héroïnomane ayant décidé de mettre fin à ses jours. Il s'inspirait à ce moment-là de son grand ami Jacques Rigaut, écrivain cocaïnoman, mort par suicide en novembre 1929... Le 15 mars 1945, à 52 ans, l'auteur du Feu Follet se suicidait à son tour, en grande partie, sûrement, pour s'épargner les conséquences judiciaires de sa collaboration active avec le régime nazi... Louis Malle attendra 1963 pour décider d'adapter au cinéma son livre de chevet, ce roman de Drieu La Rochelle. Gonzague est remplacé par Alain, le produit héroïne par l'alcool, les années trente par les années soixante, mais les désirs d'en finir avec la vie sont toujours présents... Maurice Ronet, l'interprète d'Alain dans le film, est mort, lui, alcoolique, en mars 1983, à 55 ans... Embarquons dans les dernières heures de vie d'Alain, un trentenaire qui a décidé de tirer sa révérence sur un monde dans lequel il ne prend plus de plaisir, et qui lui est même devenu indifférent, voire hostile...



Alain et Lydia dans cette chambre, dans ce lit, le regard plongé dans celui de l'autre mais à distance, malgré l'intensité des regards, on est là sans trop en dire, mais on en attend beaucoup... On s'offre cette cigarette après l'amour. Alain la fume comme un condamné à mort... A onze heures, Lydia doit déjà partir, prendre son avion, quitter l'homme qu'elle aime, du moins à sa façon. Il la remercie d'être venue. Elle, c'est la femme d'Alain, Dorothy, qu'elle remercie. Elle la remercie de lui avoir donné l'adresse de la clinique où Alain séjourne en ce moment et depuis quatre mois. A son retour à New York elle dira à son amie Dorothy que son mari est bel et bien guéri, guéri de son addiction à l'alcool. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, guéri ? L'abstinence est-elle une guérison, un modèle de guérison ? L'addiction chez Alain n'est-elle pas plutôt le symptôme d'un mal bien plus profond ?

Une chose est sûre, Lydia ne dira rien à son amie Dorothy de la nuit qu'elle a passée avec son mari, même si, en fin de compte, il soit probable que ça l'arrange. Il y a six mois, Dorothy et Alain ont parlé de divorce, une fois, juste avant son retour en France. Depuis, plus rien. Juste un chèque envoyé au docteur tous les mois, quelques lettres échangées, pas beaucoup plus... Lydia pense qu'Alain a besoin d'une femme riche qui ne le quitte pas des yeux pour qu'il ne soit pas triste et qu'il ne fasse pas n'importe quoi...

Alain a passé la nuit dehors et le docteur sera furieux s'il ne rentre pas assez suite. Le risque : être mis à la porte de la clinique. Alain s'est offert une nuit de liberté, loin du cadre de l'institution qui l'accueille en ce moment. Alain semble apaisé mais pas si tranquille. Il prend le temps mais avance avec nonchalance. Chaque moment compte, vraiment, ou alors pas du tout, ces moments où l'alcool n'est pas au rendez-vous, dans les parages, prêt à surgir. Et pourtant les tentations sont là...

« Mon pauvre Alain, comme vous êtes mal ! » Lydia

Au comptoir du bistro pas loin, dans ces derniers moments avec Lydia avant qu'elle parte pour Orly, Alain fuit des yeux les petits blancs posés devant les habitués au petit matin. Elle lui demande depuis quand il n'a pas bu. Il répond quatre mois, enfin à peu près, il précise. A la louche.



On n'a pas compté le nombre exact de jours, comme le proposent les Alcooliques Anonymes, pour s'approcher d'une réelle abstinence, celle qui compte. On n'en est pas là, ou du moins ce n'est probablement pas l'état d'esprit de la clinique qui le soigne... Pas une goutte d'alcool depuis la fin du traitement, ce traitement qui consiste à vous faire boire, boire et boire, nous explique Alain, à en crever... Pas de raison que le voisin de comptoir, un petit vieux le verre à la main, n'entre pas dans la discussion et demande à l'intéressé si le traitement est dur. Suffisamment pour qu'Alain en ait été surpris. S'il avait su, il ne l'aurait pas accepté.

Où en est-on désormais ? Que reste-t-il ? Rien, répond Alain, comme une évidence. Le rien pour le vide en lui. Alors tout est bon à prendre, même le chèque que Lydia lui tend en paiement d'une dette de jeu datant de plus de quatre ans... Elle s'interroge sur les raisons pour lesquelles Alain reste là, dans cette ville de banlieue qui lui semble si triste, et dans cette clinique alors qu'il est guéri. Il s'y sent bien, voilà tout, mais son regard et son ton de voix en disent long sur cette fragilité d'une abstinence choisie mais encombrante. Le cocon n'a pas encore libéré le buveur de son addiction. Il faut le temps. Laissons à Alain ce temps, ce temps d'un abri avant l'entrée dans la vie, la vie parisienne le concernant, une vie, une ville qui lui fait peur... Lydia le trouve malheureux, mais sûrement pas lâche, et lui propose de l'accompagner à New York, au moins qu'il vienne au plus vite pour finir son histoire avec Dorothy. Lui demande, supplie, au contraire, que ce soit Lydia qui reste, qu'elle ne parte pas, qu'elle ne le laisse pas. Il a besoin d'elle. La situation est grave. Il est encore très fragile... Mais on a besoin d'elle aussi à New York. Elle le laisse à son pire ennemi, dit-elle, avant de l'abandonner à la porte de la maison de santé du Docteur La Barbinais, maison présentée sur la plaque à l'entrée comme proposant des cures de repos et une surveillance médicale. Lydia essuiera un dernier refus de la part d'Alain qui lui confirme avec vigueur qu'il ne la retrouvera jamais à New York. C'est bien trop tard...

« Une vie de malade, c'est réglé, c'est simple. On est à l'abri. Je n'ai pas très envie de rentrer dans la vie. Paris me fait peur. » Alain



Entrons dans cette belle bâtisse bourgeoise, où l'on est installé en chambre comme chez soi, un lit confortable, une cheminée sur laquelle est alignée une rangée de livres, de grandes lampes à pétrole, des tableaux aux murs dans une superficie de suite hôtelière. Sur un très beau miroir, la date du 23 juillet est inscrite en grand au marqueur noir et entourée solennellement comme un jour clés, en attente, à ne pas laisser filer... On nous appelle pour le déjeuner, comme on appellerait le propriétaire des lieux. On ne dit pas Monsieur, ou Alain, mais Monsieur Alain. Monsieur Alain descendra alors dans la petite salle à manger où sont attablés déjà cinq convives. Il y a du vin à table, et de l'eau. Une carafe de chaque. En bout de table trône Monsieur le Docteur, qui s'éclipsera assez vite... La voisine d'Alain fait remarquer au jeune homme que s'il en est là, c'est qu'il est bien trop difficile concernant ses affaires sentimentales. Un éternel insatisfait alors ? La discussion de deux soixantaines tourne, elle, autour d'Aristote et de son libre arbitre, la raison dominant la volonté...

Le docteur a laissé visiblement entendre aux pensionnaires qu'Alain allait les quitter prochainement, même si ici il se sent en famille, comme il dit, avec un sourire sincère. Ses parents sont en province, ils sont très vieux et il ne les connaît plus. L'une compatit, d'autres sont sans pitié... Alain ne jouera pas au billard avec les autres. Il prend le temps de s'ennuyer dans sa chambre, rêve en regardant des photos de sa femme, fait semblant de jouer aux échecs, découpe dans les journaux des articles, comme celui évoquant la mort d'un enfant ou le suicide de Marilyn Monroe, joue avec quelques objets qui traînent là, empile sur la tranche des paquets de cigarette, accroche au miroir le chèque de Lydia, écrit sur des feuilles volantes de la littérature, des mots vite raturés, déloge de son chiffon un revolver, vérifie que son chargeur est plein et enfin regarde par la fenêtre ce qui se vit au-dehors, mais qui ne l'atteint plus... Sur le miroir, toujours cette date du 23 juillet comme un appel au basculement.

« Jeunesse brûlée à faire la foire, et maintenant des problèmes. »

Un pensionnaire de la maison du docteur La Barbinais

La visite quotidienne du médecin, si elle semble être de routine, est loin de l'être en fin de compte. Le docteur s'inquiète de la toute première



sortie nocturne de son protégé. Alain n'a pas quitté Versailles. Rassurons le Maître des lieux qui s'inquiète de possibles imprudences. Et si Alain était en compagnie d'une dame, alors c'est bien plus rassurant pour Monsieur le Docteur semble-t-il...

Il faut rattraper le temps perdu, et peut-être songer à quitter le cocoon familial. Puisque Alain est guéri, affirme le médecin, on ne peut le garder ici, du moins pas indéfiniment. Attention, prévient Alain, s'il part de la clinique, il se remettra à boire, tôt ou tard, affirme-t-il avec une assurance qu'il n'avait pas encore montrée jusqu'à présent. On lui demande si les nouvelles d'Amérique sont bonnes, comme une proposition de voir plus loin que cette chambre et ce séjour confortable en institution, et une promesse de retour à la vie, avec un peu de patience. Mais Alain a déjà beaucoup attendu dans sa vie, en vain, que quelque chose se passe. Et les attentes du médecin, à savoir le retour de l'être aimé, sont illusoire.

Dorothy a perdu confiance dans le rétablissement possible de son mari, et elle a bien raison, affirme Alain même si le médecin est bien plus confiant que lui, et fait reposer son jugement sur un constat. Alain s'en sort très bien jusqu'à présent, et ça durera. Alain rappelle qu'il y a deux ans, avant leur mariage, les promesses d'arrêter étaient là, mais elles n'ont pas été tenues. Que faire de cette angoisse perpétuelle que trimbale Alain ? Le temps fera son affaire affirme un médecin qui met en avant la volonté, cette histoire de volonté qui clôt tout débat. Il suffirait de s'en remettre à elle. Ce qui fait doucement sourire Alain. Comment faire appel à la volonté d'Alain quand le mal est au coeur de cette volonté, et que c'est elle qui est prise en charge ici dans le soin ? Soigner la volonté d'Alain c'est l'éloigner des tentations, et ces tentations c'est au coeur des soirées parisiennes qu'il les affrontera. Il doit faire venir sa femme des Etats-Unis et partir loin dans le sud de la France...

Alain l'assure, il sera parti d'ici la fin de la semaine, non pas pour ouvrir une boutique d'antiquités d'avant-guerre, comme le suggère le Docteur faisant référence à une vieille idée que son patient avait exprimée, mais pour simplement voir ailleurs sans savoir où. « La vie est bonne. », lui affirme le médecin, pas si convaincu. Mais en quoi est-elle bonne ? Questionne Alain le regard perdu, sans perspective visiblement, et criblé



de dettes. Le revolver refait surface avant que la décision soit prise d'en finir dès le lendemain, une bonne fois pour toutes. Demain il se tue...

« La vie ne va pas assez vite, alors je l'accélère, je la redresse. » Alain

Nouvelle journée qui démarre en trombe, avec de nouveaux objectifs : se rendre à Paris, encaisser un chèque, voir quelques vieux amis mais revenir avant la nuit tombée. Tout en s'habillant, Alain réfléchit au télégramme qu'il enverra, ou pas, à sa femme outre-Atlantique, comme le lui a suggéré le médecin. Pas facile de trouver la bonne formule pour rassurer Dorothy, ou la brusquer, dans tous les cas la faire revenir. Alain est guéri et a des projets de voyage. C'est du moins ce qu'elle doit entendre. Il déchire tous ces brouillons du journal de bord qu'il tenait jusqu'à présent mais qui n'était que littérature visiblement...

Alain est un jeune homme élégant, costard cravate et boutons de manchette. Il sort de la clinique en pleine forme, va s'acheter des cigarettes au bar tabac du coin et, après avoir offert au comptoir un petit blanc aux livreurs de passage, leur demande de le déposer à Paris. Il ne boira pas un verre avec eux, car il ne boit pas d'alcool. C'est affirmé sans hésitation, sans avoir à en donner la raison malgré la surprise des deux livreurs... En route pour Paris, "la ville de toutes les orgies", lançait Alain à vive voix pour faire rager la maîtresse de maison qui s'inquiétait qu'il ne rentre qu'au jour comme on disait à l'époque pour signifier qu'on avait passé la nuit dehors...

« Ne me dites pas que vous avez changé. C'était toujours votre premier verre. Pour raccorder vous disiez. »

Charly, le barman, surpris qu'Alain ne boive pas d'alcool.

Première escale, la banque, pour échanger le chèque de Lydia contre deux trois dizaines de billets de cent francs, sous le regard suspicieux du banquier... Deuxième escale, l'accueil d'un hôtel où Alain a vécu plusieurs années. Il cherche un ami à lui, un certain Bernard. Il n'est plus là, alors détour par le bar de l'hôtel pour essayer de le joindre au téléphone tout en causant avec Charly, le barman si content de retrouver Monsieur Leroy, comme il l'appelle. Il insiste pour lui servir un cocktail alcoolisé, et



est déçu qu'Alain ait changé, à savoir qu'il ne touche plus à l'alcool... On prend malgré tout des nouvelles des amis du temps passé. Le voisin de comptoir d'Alain boit, lui, une bière au petit-déjeuner pour lutter contre, apparemment, sa gueule de bois. Il se rappelle aux bons souvenirs d'Alain. Ils se sont croisés il y a cinq ou six ans à la feria de Pampelune, en Espagne. Alain coupera court à cette discussion qui semble l'embarrasser, au point de presque renverser le verre que Charly lui a versé et qu'il ne boira pas. De mauvais souvenirs peut-être ou alors le désir de laisser tout ça derrière lui, à savoir le temps passé des beuveries...

Charly fait remarquer à Alain qu'il n'a pas bonne mine. Ce n'est pas le premier à le noter. Le temps a passé, l'alcool et les soins qui ont suivi ont impacté le jeune homme. Il a été malade, mais ça va mieux, explique-t-il. Il ne boit plus du tout d'alcool, il ne doit pas boire. Charly avait souvent évoqué le sujet par le passé mais Alain avait alors sa réponse toute faite à l'époque : « *Drôle d'opinion pour un barman !* » Alain a changé, lui qui était si vivant, nous dit une dame de l'hôtel qui l'a bien connu, même s'il avait des coups de cafard, lui précise tout de même le barman...

« *Les New-yorkais s'enfoncent dans leur ville comme des drogués.* »

Fanny

New York est une intoxication, nous explique Fanny, la femme de Bernard, un vieil ami d'Alain qui vit désormais maritalement avec les deux filles de sa compagne. Alain défend la ville américaine. Il s'y sent plus tranquille, même si Bernard tient la vie d'Alain à New York comme responsable de son besoin d'un séjour de repos. Il aurait aimé lui rendre visite à Versailles, mais le Docteur lui avait interdit pour cause de nécessité d'un isolement total d'Alain. Si ce dernier est revenu se soigner en France, plutôt que de rester à New York pour le faire c'est que sa femme Dorothy ne voulait plus de lui.

Alain se sent désormais guéri, stérilisé corps et âme, comme il dit... Il se confie à son ami sur le vide qu'il ressent. Il ne s'agit plus de tenir le coup, comme le suggère Bernard mais de partir, pour de bon. C'est pourtant limpide, non ? Bernard doit comprendre, même s'il pense qu'Alain a une idée de la vie qu'il ne doit pas laisser périr. Bernard défend, lui, les



passions, l'intensité de la vie, mais pas de celle qui avait court au temps des saouleries et des coucheries. La vie en famille et son travail sur l'égyptologie peuvent être vécus dans une intensité bien plus profonde, contrairement aux apparences. Bernard s'est éloigné du reste de la bande d'amis du passé, amis qu'il partageait avec Alain. Ses passions désormais ce sont Fanny, ses deux filles, et une maison qui sent le vieux. Il n'y a plus dans ses yeux la brillance d'autrefois, ni l'énergie de sa jeunesse. Il a vieilli, mais c'est pour le mieux. Une autre vie, celle des adultes. Bernard pense que l'angoisse d'Alain vient de son incapacité à passer le cap. Il est enfermé dans son adolescence. Mais Alain ne veut pas vieillir. Difficile d'être un homme, confie-t-il. Alors il abandonne la partie, fatigué de ne pas réussir à sortir de sa médiocrité dorée, comme la nomme Bernard. Tout dans sa promenade en ville avec son ami, des enfants qui jouent aux adolescentes qui rigolent, lui rappelle que remplir sa jeunesse n'a été qu'une promesse non tenue...

Mais alors, comment tout cela a-t-il commencé ? Comment l'usage d'alcool sans modération a-t-il fait son apparition ? Questionne Bernard. L'alcool était déjà là, à l'affût, « *dans ses veines avant qu'il y réfléchisse* ». Alain a commencé par boire pour attendre les choses, les femmes, l'argent, l'action. L'ivresse pour supporter l'attente, vaine, de son point de vue. Il y eu des femmes, certes, mais il ne les a pas eues. Alain a bu car il faisait mal l'amour... Alain quittera Bernard sur des reproches de trop de certitudes médiocres, dit-il. Son ami lui propose pourtant d'apprendre la patience en venant vivre chez lui un temps. Il décline l'offre. Il attendait de Bernard qu'il l'aide à mourir, pas plus...

« La désintoxication, quelle drôle de chose. Pourquoi faire semblant de se désintoxiquer, mon Dieu » Un ami d'Eva

Nouvelle escale, un marché parisien en compagnie d'Eva, une ancienne conquête, qui sait ?... Elle n'a pas le même regard sur la vie que Bernard. Elle n'a pas changé, elle, ou si peu. Elle occupe un atelier fréquenté par des artistes qui ont des choses à dire à la volée sur la désintoxication. Il est dit, à l'emporte-pièce, « *qu'on fait semblant, par gentillesse, pour faire plaisir à quelques amis inquiets, pour ne pas laisser*



cette pauvre humanité seule, dans son malheur. », ou peut-être parce que l'on a peur de crever, rappelle la jeune femme. « Les poètes n'ont pas besoin de la drogue pour se jeter à la limite de la vie et de la mort. Ce qui m'a ramené à la drogue, justement, c'est le goût du risque que nous avons dans le sang. », affirme l'un des compagnons d'art de la jeune femme. « La drogue, c'est encore la vie. C'est embêtant, comme la vie. » Alain reproche à Eva et à ses compagnons, dont un ancien ami à lui, d'avoir trouvé un alibi en tentant de construire une oeuvre, mais d'avoir en fait choisi la tranquillité...

« Alain Leroy. Petit camarade du Djebel, et des mauvais lieux de la rive gauche. Bon officier dans son temps. Merveilleux ami. Un peu ivrogne. Un peu beaucoup. Toujours chez les femmes. Aucune conscience politique. On ne peut pas compter sur lui. Dommage. »

Les frères Minville font une présentation d'Alain à un ami de passage.

Deux vieux amis d'Alain, les frères Minville, à peine sortis de prison, compères des lieux de perdution de la rive gauche des années soixante, amis qu'il retrouve à la terrasse du Flore, préparent encore et toujours des actions politiques, celles de l'OAS, après une guerre d'Algérie à laquelle ils ont participé avec Alain. Mais celui-ci les décourage vivement, s'ils ne veulent pas retourner en prison... Ils abandonnent leur ami là, tant pis pour lui, un verre de vin laissé plein à ses côtés. Les passants défilent devant le Flore de Saint-Germain-des-Prés, une jolie fille lui fait un appel du regard. Alain boit ce verre qui lui tend le bras, mais est pris de vertiges et sueurs froides. L'alcool se rappelle à son bon souvenir. Alain est étourdi et tient à peine debout. « *Lavie sait nous humilier. », pense-t-il...*

Il va alors se réfugier, et se reposer, chez un ami de la grande bourgeoisie qui l'a invité à dîner. Ce sera sa dernière escale. « *Après une désintoxication, le premier verre vous rend malade à en mourir. Après, malheureusement, ça s'arrange.* », explique l'amie de la maîtresse de maison qui recommande un peu de sommeil... Au réveil, deux cachets d'aspirine feront l'affaire, avant de rejoindre la table des invités, une dizaine de personnes à la tête bien faite et bien pleine qui dissertent, entre autres, sur l'érotisme asiatique. Parmi ces invités, un homme pédant et bien collet monté



dit ne pas supporter les ivrognes et leurs exploits malheureux, comme celui que réalisa Alain dans le passé, se couchant sur la tombe du soldat inconnu une nuit d'ivresse...

A la fin du repas, pour Alain ce sera un café, puis un cognac, puis un beau discours sur les ivrognes, parents pauvres qui le savent bien mais qui s'effacent très vite. On est bien seul à boire autant désormais. Le temps a passé et "l'ivrogne" repentí est devenu un animal étrange que l'on observe du coin de l'oeil. On est content qu'il soit de retour mais la tension est palpable. Il n'est plus le même, alors on guette ses moindres faits et gestes, avec un peu de compassion et peut-être même de la pitié dans ce regard en biais... Alain, déjà saoul, brise son verre et s'entaille la main. Il ne sent plus rien, n'a plus rien, ne peut mettre la main sur rien. Plus rien ne lui est désormais accessible. Tout lui fait peur. Pas moyen de toucher ou de prendre qui que ce soit, quoique ce soit. Tout lui échappe désormais. Il aurait pourtant aimé capturer les gens. Alors il va tenter la mort, qui le sera peut-être plus, elle, accessible. Il va partir, il est déjà en retard...

« Je tiens à vous dire Monsieur, que pas plus que vous, je ne trouve drôle de se coucher sur une tombe. Quand il est si facile de l'ouvrir et de se coucher dedans. »

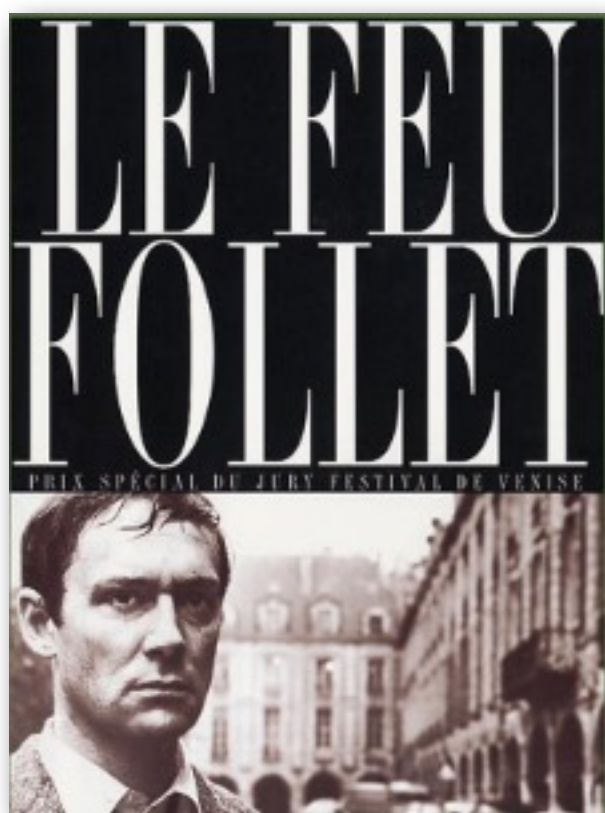
Alain, à l'homme ne supportant pas les histoires d'ivrognes

Affalé sur son lit, dans cette chambre cossue de la clinique du Docteur La Barbinais, une bouteille de champagne, probablement vide, au pied du lit, Alain cuve, comme on dit... Au réveil du petit matin, il ouvre les rideaux, boit une grande gorgée d'eau, remet quelques billets à la jeune femme de service pour qu'elle passe le mot de ne pas le déranger avant midi, range sa chambre, fait sa valise, se rase, répond au coup de fil d'une amie, décline une invitation à déjeuner, fume une cigarette, termine son livre, prend en main son revolver posé sur sa table de nuit, et... se tire une balle dans le coeur. Les mots inscrits alors à l'écran sont les suivants :
« Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimé. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile. »

Il n'aura pas attendu le 23 juillet. Tout s'est passé dans cette journée

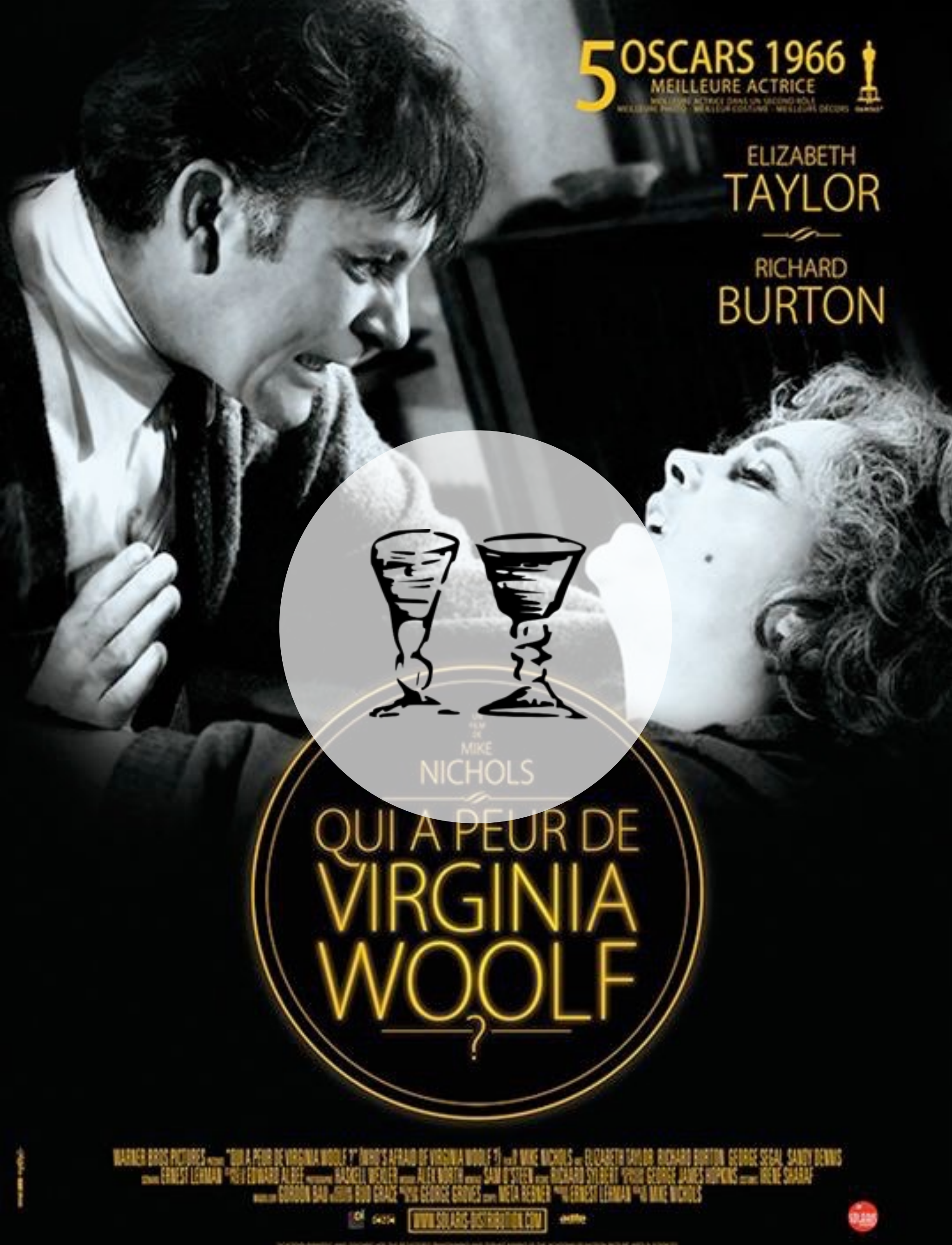


du 6 juin (d'après le calendrier du café de Flore), et c'est au matin du 7 juin qu'il se donnera la mort... Alain aurait pu ne pas en arriver là, ou alors pas si tôt, qui sait ? L'aventure d'une journée et d'une nuit dans un Paris, mais aussi peut-être des amis qui ne l'atteignent plus, ont éteint le moindre doute sur son envie d'en finir, une bonne fois pour toutes. A défaut du retour de sa femme Dorothy, même celui de l'alcool, un autre amour de sa vie, ne suffira pas à rallumer la flamme. La vie d'Alain s'arrête là puisqu'elle n'a plus de saveur. A l'image de *Gatsby le Magnifique*, personnage central du roman de Scott Fitzgerald dont Alain lit les dernières pages avant de se donner la mort, la belle et grande vie est passée, la luminosité du feu follet s'est éteinte, alors à quoi bon ?



Le feu follet

Un film de Louis Malle
Sorti en salles en octobre 1963
Distribution : Maurice Ronet,
Lena Skerta, Yvonne Clech
Durée : 1h50



5 OSCARS 1966
MEILLEURE ACTRICE
MEILLEURE ACTRICE DANS UN SECOND RÔLE
MEILLEUR FILM "MEILLEUR COULAGE" "MEILLEUX DÉCORS" "MEILLEUR MONTAGE"

ELIZABETH
TAYLOR

RICHARD
BURTON



LE FILM
DE
MIKE
NICHOLS

QUI A PEUR DE
VIRGINIA
WOOLF

WARNER BROS PICTURES présente "QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?" (WHO'S AFRAID OF VIRGINIA WOOLF ?) réalisé par MIKE NICHOLS avec ELIZABETH TAYLOR, RICHARD BURTON, GEORGE SEGAL, SANDY DENNIS
scénario ERNEST LEHMAN "1951" EDWARD ALBEI "1952" RASKELL WEXLER "1953" ALEX NORTH "1954" SAM O'STEEN "1955" RICHARD STILBERT "1956" GEORGE JAMES HOPKINS "1957" IRENE SHARAF
montage GORDON SAA "1958" JOHN BOO GRACE "1959" GEORGE GROVES "1960" META REBNER "1961" ERNEST LEHMAN "1962" MIKE NICHOLS



www.solaris-distribution.com





Entre chien et loup

*Une visite du film de Mike Nichols
Qui a peur de Virginia Woolf ?*



En octobre 1962, à New York, sera représentée pour la première fois une pièce d'Edward Albee qui fera parler d'elle et sera jouée par la suite dans le monde entier. Le scénariste renommé, Ernest Lehman, s'en empare et c'est Mike Nichols qui le mettra en image en 1966 pour sa première réalisation. A quelques exceptions près, le huis clos proposé par la pièce est respecté, et l'enfermement nocturne et imbibé proposé ici ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu à ce combat de chiens ou de loups. Quand un couple de quinquagénaire, à l'histoire mouvementée, a des choses à régler, profite de la présence de deux faire-valoir pour se donner en spectacle, et que l'alcool est en open bar, pas étonnant que la nuit soit agitée. Le titre de la pièce, puis du film, est dérivé de la comptine "Who's afraid of the big bad wolf ? / "Qui a peur du grand méchant loup ?" proposé dans le conte "Les trois petits cochons". Ici, ils sont quatre, et n'ont pas besoin d'un loup pour se manger entre eux. Au jeu de celui ou celle qui "bouffera" l'autre, personne, l'alcool aidant, ne sortira vainqueur, à coup sûr... Embarquons donc pour une nuit de pleine lune à la poursuite des protagonistes d'un conte finalement assez macabre...



A deux heures du matin, George et Martha, la démarche chaloupante, rentrent chez eux, de retour d'une soirée, visiblement arrosée, sur le campus de l'Université de Nouvelle-Angleterre où George enseigne l'histoire... On cherche le titre d'un film de la Warner où Bette Davis prononce les paroles suivantes : « *Quel trou infect !* ». Mais la mémoire est défaillante, et la fatigue a pris le dessus. Ces soirées régulières organisées sur le campus par le père de Martha, directeur de la faculté, ne sont plus du goût et de l'âge de George, trop épuisé ce soir-là pour suivre Martha sur le chemin de la mémoire cinématographique. On commence à s'invektiver avant que l'alcool refasse son apparition. Un dernier verre avant de se coucher, ça ne peut pas nous tuer, proclame George qui n'a qu'une hâte, aller dormir...

Malheureusement pour lui, ce dernier verre ne sera pas LE dernier, malgré l'heure tardive. Un jeune couple, Nick et Honey, ont été invités par Martha à passer à la maison pour ce qui ne sera toujours pas LE dernier verre. Les recommandations du père de Martha, d'être «gentils» avec le jeune couple, ce sont transformées en obligation mondaine. George est boudeur et exténué. Martha est en pleine forme, verre d'alcool en main, et grande gueule. Elle tente de réveiller son mari, allongé sur le lit, prêt à se laisser envahir par un lourd sommeil réparateur avant même que les invités ne soient encore arrivés. Le langage déviant, témoignant d'une forme d'animosité entre George et Martha, est compensé par une tendresse et une complicité qui nous laisse penser que le couple a adopté ce mode de fonctionnement depuis quelque temps déjà. On s'engueule, on s'insulte, on se déprécie, mais on s'aime...

En attendant les invités, Martha a soif et réclame sa part d'alcool. George pense qu'elle a eu sa dose, mais ne peut l'empêcher de boire. Cette ritournelle ne date pas d'hier visiblement... Une recommandation de taille concernant un sujet à éviter en présence des invités : celui de leur fils qui débarquera demain pour fêter ses seize ans...

*« Martha : Tu rouleras sous la table avant moi, chéri. Alors t'inquiète !
George : Tu as toujours été la championne de tous les concours d'abomination. Ne roule pas sous la table devant les invités. Ne vomis pas. Et es-*



saie de ne pas te déshabiller. Rien de plus répugnant que de te voir saoule, jupe par-dessus la tête. »

Nick et Honey sont là désormais, et bien là. Mais leur présence n'empêche pas George et Martha de continuer leur petit jeu de dénigrement réciproques... Nick est un nouveau venu à l'université et valorise l'accueil chaleureux qu'il a reçu de son directeur, à savoir le père de Martha, présenté comme un type admirable. George, lui, sait bien ce qu'il doit à sa position de gendre, mais précise qu'un sacrifice de taille va avec, celui de la partie la plus intime de son anatomie, dit-il. Il a épousé la fille du directeur de son université, et ça n'a pas que des avantages. Il doit aussi faire profil bas et se plier aux exigences de sa femme, même s'il le fait avec beaucoup d'ironie... Un verre ou deux de plus ne peuvent qu'aider à faire oublier tout ça. George sait provoquer Martha, qui monte vite sur ses grands cheveux.

Pendant que Honey va se repoudrer à l'étage, George a décidé de ne pas être aimable avec Nick. Les verres de whisky s'enchaînent et les rancoeurs ressortent. Nick subit les attaques de George sans en rajouter. Le départ ne saurait alors tarder. A moins que Martha les retienne, et dénigre ouvertement George devant un jeune couple se sentant obligé de rire à ses blagues dégradantes. Mais George a de la répartie, et n'hésite pas à faire allusion aux bouteilles vides qu'il a l'habitude de jeter à la poubelle tard le soir pour cacher l'alcoolisme de sa femme... On se donne en spectacle à Nick et Honey qui boivent, eux, pour atténuer leur malaise d'assister en direct à un règlement de compte conjugal.

Allez, un grand verre pour tous ! Changeons d'ambiance !! Faisons baisser la pression ! Si Nick, le professeur de biologie, tient le choc, sa femme Honey, elle, est totalement saoule, mais en redemande malgré la mise en garde de son mari. George et Martha, eux, ont relancé de plus belle leur guerre conjugale avec des armes lourdes cette fois-ci, et jusqu'à ce qu'un verre ou une bouteille se brise... Martha revient régulièrement, et insiste lourdement, sur sa déception d'avoir épousé un homme n'ayant pas la carrure d'un directeur de département d'étude. George, de son côté, enfonce le clou à propos d'un fils dont on ne sait pas grand-



chose pour l'instant, mais dont on devine qu'il est source de mystères et de conflits dans le couple.

« J'espère que la bouteille était vide. Tu n'as pas les moyens de gaspiller le whisky. Pas avec ton traitement d'assistant de faculté. Alors voilà où j'en suis avec ce bouseux de la section histoire, marié à la fille du directeur. On espérait qu'il deviendrait quelqu'un, pas un bon à rien... » Martha

Il est temps pour Honey d'aller vomir. Trop d'alcool, trop d'agitation. C'est semble-t-il dans les habitudes de la jeune femme de se soulager quand elle a trop bu, car boire n'est pas dans ses habitudes, et elle est fragile, précise Nick. Elle est souvent malade, du moins régulièrement.

L'occasion d'aller faire un petit tour dans le jardin pour Nick et George qui ont des choses à se dire. Les confidences s'enchaînent autant que les verres d'alcool... George regrette que Martha n'aille pas faire une cure en maison de santé, car à sa place, c'est bien ce qu'il ferait... Nick explique à George qu'il a épousé Honey parce qu'elle était riche et enceinte, sauf que la grossesse était en fait nerveuse... George raconte qu'à l'occasion d'une virée d'adolescent au temps de la prohibition, un gamin qui se trouvait là, dans ce bar de gangster, demandait un "barbon" à l'eau (à la place de bourbon), ce qui soulevait des salves de rires dans une assistance où chacun alors, à tour de rôle, réclamait des "barbons" à l'eau. La première grosse cuite pour George et la première gueule de bois. Le fameux gamin avait tué sa mère et par la suite, sur une route de campagne, suite à un accident, avait tué son père, et finit dans un asile...

Cette histoire sordide, puis les mots, et autres confidences, échangés entre les deux hommes clôturent ce court épisode en extérieur. On s'emporte vite, mais on redescend tout aussi vite. On se confie, verre à la main, en laissant surgir, sans les retenir, les sentiments, sensations, et impressions du temps passé ou présent. On s'entend assez bien finalement. Allongés dans l'herbe, on se tord de rire, mais on exprime sa méfiance réciproque. La bouteille installe malgré tout une connexion entre les deux hommes. George tient bien mieux l'alcool que Nick, et souhaite raccompagner sa femme, toute aussi saoule que lui, chez eux. Mais Martha ne compte pas se débarrasser de ses invités aussi vite. Et voilà notre sacrée



petite bande de quatre partie sur la route pour raccompagner Honey et Nick en voiture. Une nouvelle aventure les attend...

*« Nick : Excusez-moi. Il est tard. Je suis fatigué. J'ai trop bu.
Ma femme vomit. Tout le monde hurle.*

*George : Et ça vous rend nerveux, c'est normal. Ca arrive à tout le monde
ici. Ne soyez pas contrarié. »*

Pourquoi pas faire une halte dans le dancing du coin ? Honey n'a pas assez bu à son goût et souhaite danser. Elle dansera seule, hystérique. Le bar est vide. Un peu de musique accompagnera Nick et Martha qui flirtent ouvertement et sans retenue. Martha révèle à Nick que le gamin au "barbon" à l'eau dont George avait raconté l'histoire au professeur de biologie dans le jardin, n'est autre en fait que George lui-même... La dernière tournée servie au bar-dancing sera accompagnée d'un petit jeu malsain consistant à « *démolir les invités* », comme le proclame George. Cette fois-ci, il est allé trop loin. Quelque chose a craqué entre George et Martha, après toutes ces années de colère, de rancœurs et de déceptions. Et le carnage n'est pas achevé. La guerre est déclarée...

Les deux couples ne se sépareront pas tout de suite. Martha raccompagne chez elle en voiture Nick et Honey qui comptaient pourtant rentrer chez eux à pieds... Alors que Honey est abandonnée ivre morte sur la banquette arrière de la voiture, Martha a embarqué Nick dans sa chambre à coucher, sans qu'il ne se passe rien au final. L'alcool a eu raison des velléités sexuelles de Nick. George, de son côté, prépare sa vengeance, sous forme de mensonge cruel.

L'alcool accompagnera les quatre personnages jusqu'au bout de la nuit, sans faillir, et fera jaillir une dernière révélation. Ce fils de seize ans, auquel on fait allusion depuis le début, n'est en fait qu'un leurre. Martha et George se sont construit une descendance fictive par déception de n'avoir pas réussi à avoir d'enfant. Martha veut continuer à croire à ce mensonge pour conserver cette lueur d'espoir qui manque à leur vie de couple... Malheureusement, George a une mauvaise nouvelle à annoncer à Martha. Son coup de grâce. Leur fils ne pourra pas être présent demain dimanche car il a eu un accident de voiture sur une route de campagne,



et il en est mort. Un télégramme est arrivé dans la nuit, télégramme que George s'est empressé d'avaler pendant que Martha faisait ses petites affaires avec Nick dans la chambre à l'étage... Martha est effondrée suite aux révélations de George et lui reproche d'avoir décidé seul de cette mort, sans la consulter. Il n'avait pas le droit, même si elle n'a pas respecté la règle qu'ils s'étaient fixé de ne jamais parler de ce fils à qui que ce soit. L'alcool aidant, Martha a rompu le pacte que le couple avait signé.

Au petit matin, il est temps pour Nick et Honey de rentrer chez eux, et pour George et Martha d'aller se coucher. Demain c'est dimanche. La paix, mais aussi la tristesse et la peur, ont chassé les conflits, les insultes et les cris...

« J'ai oublié. Parfois, tard dans la nuit, quand tout le monde parle, j'oublie, j'ai besoin de parler de lui (leur fils imaginaire), mais je me retiens. J'ai voulu parler de lui tant de fois. Tu es allé trop loin George. Ce n'était pas nécessaire. J'ai parlé de lui, c'est vrai, mais tu n'aurais pas dû aller si loin. Il ne fallait pas le tuer. » Martha à George

Cette nuit blanche, fortement imbibée, semble un tournant pour George et Martha qui réussiront peut-être à faire le deuil de ce désir non assouvi d'enfant... Les effets de l'alcool se manifestent aussi bien dans l'agitation et le bruit de cette soirée sans fin, que dans le silence et la tranquillité qui suivront. Qui peut dire si ces confidences et révélations succes-



sives n'auraient pas émergé malgré tout et sans s'alcooliser ? Toujours est-il que, même si c'est par le prisme de cet usage immodéré que les choses ont été entendues, l'alcool a bien aidé, pour le bien ou le malheur de toutes et tous. L'ivresse a ses raisons que la raison ignore...

Qui a peur de Virginia Woolf ?

Un film de Mike Nichols

Sorti aux Etats-Unis en 1966

Distribution : Elisabeth Taylor, Richard Burton, George Segal et Sandy Dennis

Durée 2h12